

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Voyage à l'île d'Oléron.

Pendant que mes amis et moi nous visitons les côtes océaniques de la Saintonge, il me revint en mémoire cette lettre dans laquelle le cardinal Mazarin engageait ses nièces à visiter l'île d'Oléron « comme le lieu le plus agréable à habiter, surtout pour le plaisir de la chasse et de la pêche. » Alors sur la foi du cardinal, nous quittâmes le continent.

Les vents étaient favorables, notre embarcation, quoique légère, n'était que bercée bien doucement, et nous glissons sur la mer à voiles déployées, cinglant vers l'île enchantée, objet de nos désirs curieux; en moins de trois quarts d'heure nous étions arrivés sous l'imposante citadelle, et nous débarquions à l'extrémité de l'île, dans la partie nommée le château.

Pendant la distance qu'il nous fallut parcourir pour nous rendre du port au bourg du château, les rayons d'un soleil brûlant tombaient lourdement sur nos têtes; vainement nous cherchions ces forêts nécessaires pour prendre le plaisir de la chasse dont parlait Mazarin; autour du bourg il n'y a qu'une allée qui sert de promenade, et nous n'apercevions que des champs,

quelques villages, des tas de sel, enfin un paysage nu, des routes sèches et blanches à fatiguer la vue. Déception! ce mot est familier au voyageur, il ne s'en attriste plus; aussi, après avoir parcouru l'île en tous sens, pour visiter les curiosités dont on nous avait fait de si pompeux récits, je suis restée convaincue que cette île a tout à fait changé d'aspect depuis le fameux cardinal, à moins qu'il n'ait voulu s'amuser aux dépens de ses brillantes nièces. Voici, mesdemoiselles, tout ce que je sais sur Oléron.

L'île d'Oléron présente à peu près une étendue de 14 lieues de circuit. On lui donne plusieurs étymologies. Selon les uns Oléron vient d'Ularius, nom sous lequel cette île est désignée par Pline (1); selon les autres, Sidoine Apollinaire nomme cette portion de terre *Olario*, à cause des herbes odoriférantes, potagères et médicinales qui se trouvent sur ses bords. Mais n'en déplaie aux partisans d'Apollinaire, je ne crois pas que ces plantes soient plus abondantes que sur les côtes continentales qui se prolongent depuis la Rochelle jusqu'à l'entrée de la Gironde. Selon ceux-ci, Oléron fut primitivement un lieu d'exil où l'on envoyait les criminels désignés sous le nom de *Lerrons* ou *Larrons*, ce qui l'aurait fait appeler *l'île des Larrons*, et

(1) Les Latins prononçaient *Ularious*, île des houlès.

par corruption l'île d'Oléron. Quoi qu'il en soit, dans le château fort sont renfermés les soldats condamnés au boulet : on les emploie à l'entretien des fortifications et à d'autres rudes travaux.

Oléron est séparée du continent par un bras de mer nommé le pertuis de Maumusson; ce passage est fort redouté des marins, car ils ont à se garer d'un rocher qui le parcourt obliquement (1), ainsi que des sables mouvants qui s'y amoncellent et présentent un nouveau danger, surtout quand souffle le vent d'ouest. On a vu dans ce détroit des lames de sable, d'un mètre d'épaisseur, se lancer sur les navires et les engloutir. Il s'y forme aussi des tournoiments d'eau, et les marins disent qu'il y a là un gouffre profond; mais ces tournoiments viennent sans doute de la violence des courants qui, dans le pertuis de Maumusson, se rencontrent avec ceux du pertuis d'Antioche, et par leur choc font mugir les flots que l'on entend à une énorme distance.

Le bras de mer nommé le pertuis d'Antioche sépare l'île d'Oléron de sa sœur aînée l'île de Ré; je dis sa sœur aînée, parce que celle-ci paraît avoir été connue la première, attendu que les plus anciens géographes en font mention. La vieille tour de Chassiron est remplacée par un nouveau phare qui avertit les vaisseaux du périlleux voisinage des rochers d'Antioche et de ceux de la côte sauvage d'Oléron.

Au cinquième siècle, cette île avait une légion romaine qui la défendait des fréquentes attaques des Saxons.

En 1047, Geoffroy Martel, duc d'Anjou, et sa femme, Agnès de Bourgogne, possesseurs de cette île, léguèrent à l'abbaye de Notre-Dame de Saintes, qu'ils avaient fondée, la dixième partie des peaux de cerfs et de brebis qui seraient prises à Oléron. Ces peaux étaient destinées à couvrir les

missels des religieuses; de plus, l'abbesse de ce même monastère fut autorisée à envoyer ses veneurs dans l'île d'Oléron, dont les forêts servaient de retraite aux bêtes fauves, « et d'y faire prendre vifs : un cerf, une biche, un sanglier et sa laie, un chevreuil et sa femelle, deux daims et deux lièvres pour récréer la frivolité des nonnes. »

Dans le onzième siècle, les seigneurs suzerains de l'île accordèrent à sa population le privilège de posséder des terres en propriété, celui de tester, de disposer de leurs biens et celui de construire des marais salants. »

Éléonore de Guyenne, qui, répudiée par le roi de France Louis le Jeune, épousa Henri II, roi d'Angleterre, lui apportant en dot son duché d'Aquitaine, a laissé à Oléron des actes mémorables de sa souveraineté. Non contente de confirmer les privilèges accordés par ses prédécesseurs aux habitants de l'île, elle les fit jouir de nouveaux avantages. Jusque-là, aucune veuve ne pouvait se remarier, aucune fille ne pouvait faire choix d'un époux sans le consentement du seigneur. Celui-ci ayant le bail et la garde des veuves et des orphelins, pouvait, en mainte occasion, s'emparer de leurs biens, selon son bon plaisir. Cet abus du pouvoir fut réformé, et les habitants d'Oléron purent garder la tutelle de leurs enfants mineurs, les marier sans le consentement du seigneur, comme vendre et exporter le sel, ainsi que les autres denrées du pays. Enfin, ce fut cette même Éléonore qui fit rédiger dans l'ancien château, ces fameux *rôles d'Oléron*, ou règlements maritimes, qui servirent de base en France à toutes les ordonnances de ce genre, et sont un immortel témoignage du génie et de l'humanité de cette femme, deux fois reine!

Malgré tous les efforts d'Éléonore, elle n'avait pu abolir sur les côtes de l'Océan le vieux *droit d'aubaine*, usage barbare auquel tenaient surtout les habitants d'Oléron. D'après cet usage, lorsqu'un malheu-

(1) Ce rocher se nomme la barre de Gode-san.

reux vaisseau était jeté sur les récifs qui bordent cette île, tout ce qu'on pouvait sauver devenait la propriété soit des habitants, soit des officiers du duc d'Aquitaine. Henri II, roi d'Angleterre, qui aimait les marins et les protégeait, publia en 1174 un règlement où il est dit : « Toutes les fois qu'un navire périra, soit près de la côte du Poitou, soit près du rivage d'Oléron, si aucun homme n'échappe au naufrage, le seigneur du lieu déposera la cargaison entre les mains de quatre hommes probes du pays, pour être gardée pendant trois mois et être restituée intacte à ceux qui dans ce délai viendraient la réclamer. »

Richard Cœur-de-lion, fils d'Éléonore, donna des preuves de son intérêt pour les cantons maritimes de l'Aunis et fit en leur faveur ce qu'on avait fait pour Oléron. Il dit, dans une charte donnée en 1199 : « Quand les Rochelois voudront marier leurs fils ou filles et que leurs femmes veuves voudront contracter une nouvelle union, je ne leur imposerai plus aucune contrainte et ne prendrai plus de force leurs filles ou veuves pour les marier, et si quelqu'un de mes baillis prétend mettre la main sur eux à cet effet, je les autorise à se défendre. »

C'est par de pareils actes que les rois d'Angleterre s'attachèrent longtemps les peuples de la Saintonge et de l'Aunis, formant aujourd'hui le département de la Charente-Inférieure.

L'île d'Oléron passa successivement des rois de France aux rois d'Angleterre et fut définitivement à la France sous Charles V, ce roi, qui mérita le beau titre de *Sage*, par le choix qu'il sut faire de ses hommes d'armes, par sa manière de gouverner, par ses ordonnances et aussi peut-être par cette prudence de se tenir toujours éloigné des champs de bataille, ce qui fit dire à son ennemi, Edouard, roi d'Angleterre, « qu'il n'y eut aucun roi qui s'armât si peu, et qu'il n'y eut aussi aucun roi qui lui donnât tant à faire, »

Un siècle après, la France se trouvant désolée par les guerres de religion, l'île d'Oléron fut plusieurs fois prise et reprise ; ses églises, anciennement fortifiées pour servir de retraite et défendre sa population contre les attaques des pirates, furent pour la plupart détruites ; il ne resta aucun vestige de l'ancienne forteresse. Ce fut en 1630, par les ordres de Richelieu, que le château fort qui existe aujourd'hui fut construit. Cette île, ainsi armée, semble ne s'être séparée du continent que pour l'avertir et le défendre des invasions étrangères.

Oléron compte à peu près 16,000 habitants ; ils sont généralement bons marins et vaillants soldats. On trouve dans cette île des cercueils romains et des monnaies à l'effigie des empereurs. Sur le chemin qui conduit du village de Saint-Pierre d'Oléron à celui de Dolus, on voit une pierre haute d'un mètre 70 centimètres ; c'est un de ces monuments celtiques que l'on rencontre dans la Saintonge et l'Aunis. On les nomme *dolmens*, de *dol*, table, *maen*, pierre, mais vulgairement, *pierres levées* ; c'est en effet une réunion de pierres brutes placées verticalement en terre, et supportant une plus grande pierre, qui, posée à plat, forme une espèce de table, placée de l'ouest à l'est comme pour être frappée par les premiers rayons du soleil. On regarde en général les dolmens comme des autels funéraires que les Celtes dressaient au milieu des bois et dans les endroits les plus écartés. La table en est quelquefois revêtue de caractères ; l'on y voit souvent un ou plusieurs trous ronds et une espèce de cavité en forme de rigole destinée sans doute à recevoir et à écouler le sang des victimes. On pouvait, en se plaçant sous cette pierre, être arrosé par ces affreuses libations, genre de purification fort en crédit chez les peuples anciens. Des ossements humains trouvés dans les fouilles faites sous quelques dolmens ont fait dire qu'ils étaient seulement des pierres tombales ; mais si l'on se rappelle que les sacrifices

humains avaient souvent lieu dans les Gaules, il sera naturel de penser qu'après l'effusion du sang, on enterrait là les restes des victimes. Ce qui le prouve, c'est que presque toujours avec des ossements humains on en trouve d'animaux, ainsi que des couteaux de bronze ou d'autres instruments destinés aux sacrifices.

Malgré l'opinion générale, quelques auteurs prétendent que ces *pierres levées* étaient l'échafaud sur lequel s'exécutait la justice des druides, qui, du haut d'un chêne prononçaient les sentences capitales et écrivaient leurs arrêts sur des os.

La pierre levée que l'on voit près de Saint-Pierre d'Oléron est appelée par les gens du pays : *Galoche de Gargantua*. Le mot galoche vient de *gallica*, chaussure en bois que portaient les Celtes. A peu de distance de ce dolmen on en voit un autre auquel sa forme creuse fit donner le nom de *Cuillier de Gargantua*. Ce personnage de la mythologie celtique est célèbre dans beaucoup de provinces de l'ouest; c'est à lui qu'on attribue ou qu'on rapporte tous les ouvrages gigantesques; aussi l'on entend, dans quelques localités, donner aux pierres druidiques le nom de : *Maison de Gargantua*, ou de *Palèt de Gargantua*. Quelques personnes pensent que le village de Saint-Pierre doit son nom à ces pierres consacrées, et que les chrétiens ayant à cœur d'effacer tous ces souvenirs du culte des druides, firent bâtir là une église qu'ils mirent sous l'invocation de saint Pierre.

Dans le cimetière de ce village, il se trouve un monument du moyen âge que l'on nomme *la flèche*. Il s'élève en forme d'aiguille jusqu'à une hauteur de 23 mètres; un escalier tournant, placé dans l'intérieur, conduit à la plate-forme; c'est de cet endroit que l'on observait les ennemis qui pouvaient arriver par la mer. Ce monument, parfaitement conservé, est de construction anglaise; il daterait du douzième siècle, au temps d'Eléonore ou de son fils Richard Cœur-de-lion, qui, avant

d'être roi d'Angleterre, était duc d'Aquitaine. Quelques personnes pensent que cette flèche svelte et élégante, placée au milieu de ce champ de mort, recouvre le corps d'un personnage célèbre; d'autres disent que c'était la croix d'un autel hozanier, devant lequel, selon la coutume de Saintonge, on disait la messe le jour des Rameaux. A ces sortes d'autels et de croix on suspendait des rameaux bénits.

La fertilité du sol d'Oléron dispense de l'usage des jachères; chaque année enssemencé, il donne d'excellentes récoltes. L'oignon est si beau, si sucré, récolté dans les dunes (1) de Saint-Trojan, que son produit excède annuellement 300,000 fr. Quant aux marais salants, qui font la principale richesse de l'île, vous aurez une idée de leur produit quand vous saurez que dans la seule commune du château, l'impôt rapporte au gouvernement plus d'un million et demi par an... C'est charmant pour le budget et les propriétaires; mais pour le touriste, ami des ombrages, des beaux sites, des curiosités naturelles, et des grandes créations humaines... il pardonnera difficilement à Mazarin le voyage qu'il lui a fait faire à Oléron, et vous, mesdemoiselles, me pardonnerez-vous de vous y avoir fait voyager à mon tour?

M^{me} EMMA FERRAND.

Revue Littéraire.

L'Algérie, courrier d'Afrique, d'Orient et de la Méditerranée.

Depuis treize années *L'Algérie* n'a guère donné à la France que de beaux mais sanglants bulletins de combats et de victoires; vos frères, mesdemoiselles, dignes héritiers de la gloire de leurs pères, ont tour à tour pris Alger la guerrière, Constantine

(1) Montagnes de sable qui bordent la mer.

l'imprenable, Mascara, l'ancienne capitale d'Abd-el-Kader, et toutes les villes de cet émir. Sur cent champs de bataille, ils ont vaincu les Arabes et les Kabiles; ils ont soumis de lointaines tribus où les anciens dominateurs de l'Afrique, les Romains, les Vandales et les Turcs, n'avaient jamais pénétré; leurs épées ont tracé le glorieux nom de la France sur les derniers rochers de l'Atlas et sur le sable du désert... Enfin, grâce à tant de valeur, de fatigues et de dévouement, l'Algérie est conquise et tranquille; nos soldats, au lieu de monter à l'assaut des *cosbahs* des Arabes, fondent des villes pour les familles françaises; au lieu d'exécuter de ces sanglantes *razzias* dont les récits vous faisaient frémir, défrichent les terrains que les agriculteurs vont féconder, tracent des routes qui vont rallier entre eux tous les points de notre conquête, et s'honorent enfin par ces utiles travaux de la paix, qui doivent préparer la grande œuvre de la colonisation.

Ainsi, c'est une France nouvelle qui se forme en Afrique, et les intérêts de notre belle colonie sont devenus inséparables des intérêts de notre patrie. C'est dans le but de faire connaître l'Algérie que des hommes, après avoir longtemps étudié les besoins, les mœurs, la religion et le caractère de ces peuples, ont fondé un journal afin d'indiquer les moyens qui doivent assurer et féconder notre domination dans ce beau pays.

Ce journal n'est pas seulement sérieux, chacun de ses numéros contient des articles qui font connaître la vie des Arabes et la physionomie si pittoresque de l'Algérie. Nous empruntons à l'un de ses feuillets le récit de la *fantasia* donnée le jour de la fête de l'Aïd-el-Kebir, célébrée à Constantine, au mois de janvier dernier, certain de captiver votre intérêt et de satisfaire votre curiosité.

« Parmi les fêtes musulmanes, il n'en est pas de plus solennelle, ainsi que son nom l'indique, que la fête de l'Aïd-el-Kébir, la

fête grande, célébrée dans tout l'islamisme avec la primitive ardeur de la foi. Cette année, un des fils du roi, S. A. R. le duc d'Aumale, venait d'être appelé au commandement de la province de Constantine. Les Arabes savaient à l'avance que le nouveau gouverneur, l'Ould-el-Sultan, le *Fils du Sultan*, devait participer à la fête et présider aux jeux guerriers; on se disait cela de bouche en bouche, et la nouvelle, colportée de marché en marché, était arrivée jusqu'aux tribus les plus lointaines; aussi, de tous les points de la plaine, des cavaliers arabes dont les burnous entr'ouverts laissaient voir de riches costumes, se dirigeaient dès le matin vers Constantine, et la population indigène, tout entière sortie de la ville, couronnait les hauteurs de Coudiat-Aty. Maures, Coulouglis, Juifs, Arabes, Européens, offraient, par l'étrange assemblage de leurs costumes, un curieux spectacle. Les femmes arabes surtout, pour qui l'Aïd-el-Kébir est un jour de liberté, se pressaient en foule sur les hauteurs, et l'arrivée du cortège fut parmi elles le signal d'une joie bruyante; la fête enfin allait commencer. Des courses de chevaux, dont nos courses du champ de Mars ne sauraient donner une idée, eurent lieu d'abord, ainsi que d'autres jeux, tels que la lutte et la bague. Le jeune gouverneur, après avoir distribué les prix aux vainqueurs, vint prendre place dans l'estrade qui lui avait été préparée, et tout ce que la province compte d'hommes éminents: kalifas, cheikhs, kauds, kadis, muf-tis, marabouts, kalifas suivis de leurs hommes d'armes, précédés de leurs bannières, prirent place autour du prince.

» Alors, le chef de la foi, le cheikh-el-islam se leva, et se tournant vers l'orient, adressa au Dieu unique, au Dieu des chrétiens et des musulmans, au Dieu de tous les hommes, les paroles consacrées. A la voix du cheikh, la foule entière répondit par un verset du Koran; elle s'inclina avec ferveur; le prince se découvrit, les Européens l'imitèrent, et sous ce beau

ciel, voûte d'un temple immense, d'un temple éternel, le soleil éclaira cette communion religieuse de deux peuples qui jusqu'ici ne s'étaient rencontrés que le fer à la main et l'injure à la bouche.

» La prière à peine terminée, le kaid-eddar donna le signal de la *fantasia*, et bientôt les cavaliers furent en selle. La foule battait des mains, répétant le nom des plus intrépides. La musique de nos régiments, mêlée aux cris du peuple, au hennissement des chevaux, excitait l'ardeur des *Djouad* et des *Meukhasin*, deux partis rivaux qui se distinguaient par des housses de soie jaune et rouge, bleue et blanche; alors, se précipitant l'un contre l'autre, ils commencèrent leurs évolutions en échangeant des coups de fusils chargés à poudre; se croisant, se poursuivant avec une prestesse et une habileté admirables: tours de force surprenants auprès desquels pâlaient les monotones évolutions du Cirque-Olympique.

» Quand un cavalier, se détachant du groupe, se faisait remarquer par quelque audacieux caprice, une manœuvre hardie et périlleuse, la foule le suivait des yeux et applaudissait à son triomphe. Ainsi, au grand galop, charger son fusil, le tirer, le laisser sur l'arène; décharger le pistolet, puis revenir ramasser le fusil, le charger encore, étaient un des exercices qui faisaient le plus souvent battre les mains des spectateurs.

» Perdus dans un nuage de poussière et de fumée, les cavaliers poursuivaient leurs jeux, quand tout à coup un cri, parti de la foule, suspendit leur élan... Une cartouche à balle, mêlée aux cartouches inoffensives de la *fantasia*, venait de blesser grièvement un officier français et un pauvre petit enfant arabe. On s'empressa autour des blessés, les premiers soins leur furent donnés et la fête continua, mais moins rayonnante.

» Il est rare qu'une *fantasia* se termine sans accident de ce genre; mais si le fata-

lisme musulman en prend facilement son parti, en disant: Allah kerins! *c'était écrit!* nous ne saurions l'imiter; et il est facile d'éviter le mal qu'on peut prévoir.

Cette cérémonie bruyante, ces cris, cette pétulance ne vous étonnent-ils point, mesdemoiselles, chez ce peuple que l'on vous a sans doute toujours dépeint sérieux, grave, indolent, apathique, sans verve et sans esprit, ne connaissant d'autre plaisir que celui de croiser ses jambes, de fumer son *sebsi*, en marmottant les versets sacramentels du Koran, et de couper le plus souvent possible des têtes de chrétiens: ce qui doit être mis au rang des préjugés.

L'islamisme d'ailleurs ne diffère pas tellement de notre religion que nous n'y trouvions des ressemblances frappantes avec nos dogmes, et l'*Algérie* nous en donne un exemple dans la touchante histoire que voici en peu de mots:

« Deux jeunes gens, élèves de l'école d'application de Metz, s'étaient liés d'une intime amitié. L'un, Eugène G..., joignait à un cœur excellent un esprit noble et distingué; l'autre, le conteur de la nouvelle que nous résumons ici, ne nous a laissé connaître que son style gracieux, élégant et admirablement vrai. Tous deux partirent pour l'Algérie « le pays de leurs rêves et de leurs prédilections, » heureux et confiants; quoique Eugène laissât à Toulon sa mère malade, et à Metz, le souvenir d'une jeune personne charmante, la fille d'un de nos officiers supérieurs alors en Afrique et qu'il avait rencontrée à la promenade régulièrement tous les jeudis.

» A peine débarqué, le pauvre jeune homme reçut une affreuse nouvelle: la maladie de sa mère s'était aggravée. Il repartit aussitôt et arriva pour recevoir les derniers adieux de sa mère: elle semblait l'avoir attendu pour mourir! L'amitié, le temps, les études des deux amis qui commençaient à parler l'arabe, calmèrent la douleur d'Eugène; mais le souvenir de sa mère était pour lui l'objet d'un culte pieux,

et bien souvent son ami le surprenait baissant en secret une petite médaille de la Vierge, précieuse relique que sa mère mourante lui avait donnée.

» Un jour que les deux jeunes officiers étaient allés au bain, Eugène fut abordé par un Maure qui lui demanda :

» — Qu'est-ce donc que vous portez à votre cou avec cette petite chaîne? — C'est un don que ma mère m'a fait avant de mourir, répondit Eugène avec émotion; et l'image représentée sur cette médaille est celle de la plus grande et de la plus sainte des femmes, Lellah-Mariem, *Madame Marie*, la mère de Jésus. — Ah! dit l'Arabe étonné. Après un moment de réflexion; il reprit : Ah! c'est Lellah-Mariem!... et c'est une sainte femme pour vous, chrétiens; mais c'est aussi une femme grande pour nous, musulmans... Comment cela se fait-il donc? — C'est qu'entre la religion de Mahomet et celle de Jésus il y a beaucoup de points de contact, et celui-là est sans doute le plus puissant. — Votre nom? dit l'Arabe. — Le lieutenant Eugène G... Le votre? demanda Eugène à son tour. — Hassan-ben-Medjal, répondit l'Arabe. Et il tendit la main au Français. — Si jamais

nous nous rencontrons, ajouta Eugène, saluons-nous avec le nom de Lellah-Mariem. — Oui, avec le saint nom de Lellah-Mariem, ajouta l'Arabe.

» Une fois encore le Maure et le chrétien se rencontrèrent, mais ce fut sur le champ de bataille; tous deux, à la tête de leurs troupes, périrent frappés l'un par l'autre... Eugène était aimé de la jeune fille de Metz. Il l'avait retrouvée à Alger, où elle était venue rejoindre son père, et ils allaient être unis!... »

L'Algérie paraît les 2, 6, 12, 16, 22 et 26 du mois. Ce journal s'occupe de toutes les questions qui intéressent même indirectement notre colonie, et reçoit vingt-quatre heures avant les autres journaux, les bulletins des expéditions ainsi que toutes les nouvelles de l'Afrique. Quel bonheur d'être rassuré quelques heures plus tôt sur le sort d'un frère, d'un parent! Vous lirez donc *l'Algérie*, mesdemoiselles, lorsque vous la trouverez sur la table du salon de votre père; et vous y verrez toujours des faits curieux et des histoires intéressantes.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Etrangère.

THOSE EVENING BELLS (a Ballad).

Those evening bells, those evening bells
How many a thale their music tells,
Of youth and home; and that sweet time,
When last I heard their soothing chime!

Those joyous hours are past away,
And many a heart, that then was gay,
Within the tomb now darkly dwells
And hears no more those evening bells!

And so 't will be, when I am gone,
That tuneful peal will still ring on
While other bards shall walk these dell's,
And sing your praise, sweet ev'ning bells!

THOMAS MOORE, esq.

LES CLOCHES DU SOIR (Ballade).

Ces cloches du soir, ces cloches du soir, leur musique me rappelle les souvenirs de ma jeunesse, de ma famille, et cet heureux temps où pour la dernière fois j'entendis leur douce harmonie!

Ces joyeuses heures se sont enfuies; plus d'un cœur qui alors était gai, maintenant est gisant dans la nuit de la tombe, et n'entend plus ces cloches du soir!

Il en sera ainsi de moi. Quand je ne serai plus, les accords bruyants de l'airain retentiront encore, tandis que d'autres bardes, passant dans ces vallées, chanteront vos louanges, douces cloches du soir!

M^{lle} DENISE MINETTE.

Éducation.

Dola-Méla

LA FIANCÉE MANDINGUE.

I.

LE FIANCÉ DE DOLA-MÉLA.

Le soleil venait de jeter ses dernières lueurs rougeâtres sur les huttes de la ville de Kamalia (1), lorsque deux hommes sortis par deux des côtés opposés d'un bois voisin, arrivèrent sur le plateau de la colline qui domine la cité africaine.

L'un, jeune homme à la peau cuivrée, aux membres robustes et forts, et dont tous les traits portaient le caractère particulier de la race félane, marchait la tête baissée; il semblait absorbé par une pensée pénible, et allait passer outre sans apercevoir le compagnon que le hasard lui offrait.

Ce dernier était un prêtre d'Allah, vieillard appartenant à la même tribu. Il portait une longue robe d'étoffe blanche, flottante et ouverte par devant, tandis que le jeune homme avait pour tout vêtement un pagne de coton blanc rayé de bleu.

« Modi-Lémina ! dit le vieillard, en appelant le jeune homme.

— C'est toi, Fankouma, mon maître, répondit-il en se retournant. Qui t'amène ici à cette heure ?

— Des dissensions intérieures. La jalousie de Tomia-Léa, ma troisième épouse. Les querelles qui se sont élevées parmi mes femmes ont enfin lassé ma patience. Je viens de réclamer l'intervention du Mumbo-

Jumbo (1). Mais toi, ajouta le vieillard en prenant la main du jeune homme, qui rend ton front ainsi soucieux ? D'où vient que, depuis la lune dernière, tu fuis ma présence, et que tu évites d'aller, chaque jour, fumer avec les hommes libres ? »

Modi regarda son interlocuteur et ne répondit pas ; une sombre expression voilait ses yeux, qui révélaient alors de mauvais instincts.

Fankouma reprit : « Quels sinistres pensers dirigent tes actions et te rendent muet avec ton vieil ami le prêtre d'Allah ! C'est à moi que ton père t'apporta le septième jour de ta naissance. C'est moi qui te rasai la tête en te donnant le nom de Modi. C'est moi qui rompis aux convives, le jour de ton ding-koun-lie (2), le déga, ce gâteau que ta mère composait avec tant d'art, du lait aigre de ses chamelles et du maïs de son champ. Souviens-toi que c'est moi qui ai pris soin de t'instruire dans la vraie croyance. Aucun élève, dans mon école, n'était plus chéri du maître et ne trouvait plus d'indulgence pour ses nombreuses fautes ! Voyons, mon enfant, qui t'afflige ? Serait-ce le refus de Dola-Méla, de te prendre pour époux ? »

Modi-Lémina fit un violent signe de tête affirmatif.

« Marche à mes côtés, continua le vieillard ; les jeunes garçons vont quitter les champs pour se rendre à ma classe ; accompagne-moi jusqu'à ma demeure, et comme autrefois, conte-moi tes chagrins. »

Ils se mirent alors à descendre lentement un sinueux ravin parfumé des mille senteurs émanées des petites plantes, dans l'air humide et tiède du soir.

Le jeune homme commença ainsi :

« Fankouma, tu l'as deviné, c'est Dola-Méla qui cause ma tristesse ou plutôt ma colère... Mais je me vengerai ! »

Le vieillard s'apprêtait à l'interrompre.

(1) La principale ville du royaume Manding, lequel est situé à l'est de la Sénégambie, et confiné par les royaumes de Bambara et des Foulahs, les montagnes du Kong et les sources du Sénégal.

(1) Le bourreau.

(2) La tonsure de l'enfant.

« Épargne-moi tes remontrances, maître ; attends la fin de mon récit. A la vue de Dola-Méla, il y a de cela deux saisons pluvieuses, un ardent désir vint enflammer mon cœur. Je voulais en vain le comprimer, je me disais que Dola était belle, que ses parents en seraient d'autant plus exigeants ; que le nombre de mes femmes était déjà considérable, que la récolte n'avait pas été fructueuse, que j'aurais de la peine à nourrir tant de monde... ces raisonnements ne faisaient qu'aiguillonner mon désir. Je fis construire une nouvelle hutte dans l'enceinte de mon habitation ; je donnai mes soins à son embellissement, et lorsque tout fut prêt, je me rendis chez Karfa-Taura, le père de celle que j'aimais ; nous convînmes du prix ; il fut fixé à trois esclaves. J'offris les noix de Kolla. Karfa et Fait-Zé, la mère de Dola, en mangèrent avec moi. Dès lors, tout était dit : Dola-Méla était à moi, j'étais heureux !... Ma fiancée entra... qu'elle était belle avec les grains de verroterie blanche parsemés sur sa chevelure noire, comme les étoiles sur le ciel d'une belle nuit !... avec sa jupe bleue, drapée autour de ses reins, et tombant à larges plis jusqu'au bracelet de sa jambe frêle et nerveuse !

— Ce soir, ma fille, lui dit Karfa-Taura, tu suivras Modi-Lémina dans son habitation ; il t'a demandée pour femme. Ce choix nous honore, car Modi est un kontong (1) bien connu dans les états mandingues ; et nous n'avons point hésité à conclure cette affaire. Ta mère va te parer pour la cérémonie ; moi, je vais aller dire aux Tilli-kia (2) de préluder aux chants de noces et d'accorder leurs instruments.

Aucune émotion n'avait paru sur le visage de la jeune fille. Lorsque son père eut cessé de parler :

— C'est inutile, lui dit-elle d'une voix

douce et cependant ferme ; je ne me laisserai jamais marier à Modi-Lémina.

Je ne te dirai pas quels sentiments divers ces paroles soulevèrent en moi. Tous les yeux étaient fixés sur Dola. Elle se tenait debout, la tête inclinée sous la colère de son père, les bras croisés et les mains étendues sur sa poitrine. Bientôt nous revînmes de notre surprise ; on lui demanda la cause de ce refus... elle ne répondit pas. Son père lui reprocha sa désobéissance ; sa mère l'exhorta à revenir sur un tel caprice ; moi, je la suppliai au nom de mon amour... tout fut inutile.

Je sortis de la hutte de Karfa-Taura et rentrai seul dans la mienne ; l'espérance, qui le matin marchait à mes côtés, le soir n'était plus ma compagne ; et moi, que tu as toujours connu prompt à la vengeance, froid et farouche, je sentis des larmes rouler sous mes paupières ; un sentiment inconnu s'empara de moi, maître ; j'étais malheureux, et n'exhalais plus mon désespoir en imprécations... c'est que je l'aimais dans mon cœur.

— Enfant peu raisonnable ! dit le vieux prêtre en souriant, ne sais-tu donc pas que la fille ne peut appartenir qu'au jeune homme dont les noix de Kolla ont été acceptées par les parents ? D'ailleurs une fille ne résiste pas à l'idée d'un célibat éternel. Crois-moi, Dola-Méla sera ton épouse.

— Ce raisonnement, reprit Modi, je ne tardai point à l'opposer à ma douleur ; je gardai l'espérance... mais je la perdis bientôt, » dit-il d'une voix sourde.

Après un silence : « Ecoute ! » ajouta-t-il : « la moisson était faite, les rivières étaient basses, et le jour que le mansa (1) avait indiqué pour le sanou-kou (2) était arrivé. La prière générale se fit. Les esclaves chargèrent sur leurs épaules les diverses parties du bœuf que ta main avait abattu, et tout le monde s'éloigna de la ville, em-

(1) Titre de noblesse qui indique la famille ou la tribu à laquelle appartient un individu.

(2) Musiciens.

(1) Le roi.

(2) Lavage de l'or.

portant les bûches, les pelles et les calebasses nécessaires à la recherche de l'or. Je suivis la caravane, car Dola en faisait partie. On venait d'arriver à la couche de sable rougeâtre que nous recherchions. Les esclaves envoyaient aux femmes les calebasses pleines de cette terre; j'allai retrouver ma fiancée... Mais ses calebasses remplies d'eau, et les tuyaux de plume dans lesquels elle devait recueillir l'or bien lavé, étaient abandonnés... je promenai les yeux autour de moi... j'em'approchai d'une touffe d'aloès... Jemmafou, le slatée (1), disait :

— Je vais partir, ma Dola; seras-tu libre encore à mon retour ?

— Je te le promets sur ce saphi européen que tu m'as rapporté de la côte, répondit Dola, en tirant de son sein un amulette de forme étrange, pareil à celui que le slatée porte depuis peu.

— Ah ! je t'aime, reprit Jemmafou ; tu seras mon épouse devant le vrai Dieu.

— Je t'aime, répondit Dola, je n'aurai d'autre époux que toi. Que celui qui est ton Dieu et qui est le mien m'entende ! »

Cette partie du récit rendit pensif le prêtre d'Allah.

« Je ne l'ai pas frappé, reprit Modi ! le slatée est agile et robuste, il eût pu éviter mes coups. Puis, je n'avais pas ce droit ; le palaver (2) présidé par le douty (3) m'eût condamné. Je m'éloignai, renfermant ma fureur en mon sein, et pour mieux assouvir ma haine, je donnai une fête dans mon habitation. Les hommes libres et les slatées les plus riches y avaient été conviés ; les calebasses ne désemplissaient pas, l'hydromel et la bière de riz étaient versés à profusion ; je feignais de boire pour donner l'exemple à mes hôtes ; j'aurais surtout voulu exciter le sage Jemmafou, que j'avais invité, afin de faire naître une querelle entre lui et moi, et

de le frapper avec impunité. Pour cela, je redoublai mes chants, mes cris, mes folies. Le slatée restait impassible ; j'écumais. Il fallait pourtant me venger !.. Je pris sa tem-pérance pour prétexte, je la lui reprochai, je l'injuriai... mais il avait pitié d'un homme qu'il croyait ivre. Je levai sur lui mon bras armé ; une lutte s'engagea, quelques hommes intervinrent, il m'échappa, et pour comble de fatalité, le père de Madamou-Fadibba, le parent tout-puissant du mansa, le frère de Tomia-Léa, ta troisième épouse, reçut le coup que je destinai au slatée !

A l'anniversaire de cette mort, Madamou a déjà mis une fois les sandales de son père... Mahomet m'a soustrait aux représailles que nos lois permettent en ce jour à l'orphelin... Une autre fois serai-je aussi heureux ?

Peu de temps après, Jemmafou partit pour la Guinée. Comme un chien battu qui rampe aux pieds de son maître, je retournai vers ma fiancée ; mais rien n'a pu la fléchir, et mon cœur s'est aigri. Je la hais autant que je l'aimais... Cependant, je la veux, pour lui rendre les souffrances qu'elle m'a fait éprouver.

Le slatée est de retour depuis deux soleils. Voulant me rendre favorables les génies subalternes, lorsque je t'ai rencontré, je venais de suspendre dans la forêt, aux branches du néema-tabà, deux belles pièces de coton trempées par moi dans l'indigo ; car, vois-tu, maître, je veux tuer le slatée !... »

Modi se tut alors et se renferma dans ses noires pensées.

La nuit baignait déjà d'une ombre légère les habitations de Kamalia, quand les deux Mandingues entrèrent dans la plaine. Les hommes et les femmes la sillonnaient dans tous les sens. Ils allaient remplir leurs jarres et faire désaltérer les troupeaux aux citernes ombragées pendant la chaleur du jour par les grands sycomores et les palmiers élaïs aux larges feuilles. Les cris joyeux des enfants, le hennissement des chevaux, les mugissements des bœufs, avertirent le vieil-

(1) Marchand d'esclaves.

(2) Cour de justice.

(3) Premier magistrat d'une ville.

lard et son compagnon que le terme de leur course arrivait.

« Modi, tu disais, reprit Fankouma, comme pour résumer leur entretien, que le slatée ne porte plus le saphi que je lui ai donné lors de son premier voyage, et sur lequel je transcrivis un verset du Koran ?

— Il l'a laissé à Sierra-Leone, pour en prendre un auquel il attribue plus de puissance.

— La forme en est étrange ?

— Oui, ce saphi est composé de deux petits morceaux de bois, croisés.

— C'est l'amulette des infidèles ! Modi, je soupçonne Jemmafou de trahir le prophète. As-tu remarqué, comme moi, qu'il fuit la mosquée ?

— A la lune nouvelle, il ne joignit pas ses prières aux nôtres.

— Je vais réfléchir à tout cela.

Et ils se séparèrent à l'entrée de la ville.

Peu d'instant après, on entendit des hurlements du côté de la forêt. C'était le Mumbo-Jumbo qui s'annonçait aux femmes de Kamalia.

II.

LE MUMBO-JUMBO.

La place du Bentang est circulaire et vaste ; elle n'a qu'une issue, située en face d'une hutte ouverte et garnie de sièges de tous côtés ; cette hutte tient à la fois lieu de maison de ville, de cour de justice et de café, dans la cité africaine. Les habitations qui servent de ceinture à cette place, lui donnent l'ombrage de leurs grands arbres, et c'est sous ce feuillage que les hommes libres viennent fumer et se délasser de leur pesante oisiveté.

La foule curieuse et impatiente grossissait sans cesse. Les jeunes hommes et les jeunes filles se préparaient à la danse ; les femmes mariées déguisaient leur anxiété du mieux qu'elles pouvaient ; les hommes mûrs prenaient place contre les balustrades de bambou, ou s'asseyaient, s'ils étaient

d'une haute condition, sur les bancs réservés du Bentang. Tout à coup une troupe d'enfants se précipita en se poussant et en criant : « Le Mumbo-Jumbo ! Le voilà ! le voilà ! »

En effet, c'était lui ! Son cortège était nombreux. Plusieurs couples d'hommes et de femmes ouvraient la marche en sautant, et en frappant sur le balafou (1). Les Tillikia suivaient en psalmodiant et accompagnant sur le kounting (2), un chant auquel répondaient, sur un ton plus élevé, d'autres chanteurs qui se tenaient sur les marches du Bentang, et qui pinçaient les cordes du korro (3). Le redoutable Mumbo-Jumbo venait enfin, escorté, ou mieux, étayé par ses deux aides, recouverts de la tête aux pieds d'un vêtement blanc, percé de deux trous pour les yeux. Le Mumbo-Jumbo, lui, était revêtu d'une cuirasse faite d'écorce d'arbre ; deux troncs évidés emprisonnaient ses jambes, ce qui empêchait singulièrement sa marche. Ses bras étaient également passés dans une écorce ronde de balanite. Un casque, habilement composé de petites branches et de feuillage ramenés en bouquet sur le sommet de la tête, masquait entièrement son visage. Une longue baguette blanche armait sa main et complétait ce bizarre accoutrement.

Lorsque ce magistrat eut été juché à grand-peine sur l'estrade qu'on lui avait élevée dans le Bentang, sa baguette donna le signal de la fête. Les instruments à cordes et les tambours éclatèrent en sons vigoureux, et la danse la plus folle et la plus animée commença.

Le vieux Fankouma était alors assis ; il fumait gravement. De temps en temps, il laissait s'évanouir les nuages de fumée dans lesquels il semblait s'isoler, et cherchait à découvrir dans la foule Modi-Lémina, son protégé. Il parut enfin, le prêtre lui fit

(1) Sorte de tambour de Basque.

(2) Espèce de guitare à trois cordes.

(3) Grande harpe à dix-huit cordes.

un signe, et le jeune homme vint s'asseoir à côté du vieillard qui lui dit :

« J'ai fait venir ce soir, pendant mon repas, Sidi-Bara, le savant buschréen (1); nous nous sommes longuement entretenus de Jemmafou. Lorsque nous aurons prouvé sa trahison envers le prophète, il sera privé par le palaver de ses droits d'homme libre : l'Al-scharra (2) est formel à cet égard ; le slatée deviendra esclave, et dès lors ne pourra plus songer à Dola, ta fiancée. Nous aviserons au moyen de le convaincre d'hérésie, en le surprenant porteur du saphi des infidèles.

— C'est bien ! répondit Modi-Lémina, tu peux compter sur mon assistance. Voici que la nuit arrive à la moitié de son cours, la lune est sur nos têtes, le Mumbo-Jumbo se lève... le châtiment de ton épouse va commencer... Mais je la vois qui s'abandonne toute à la danse ; la joie brille dans ses yeux et chante sur ses lèvres... Tu ne lui as donc rien fait entrevoir de la punition qui l'attend ?

— Non, Tomia-Léa eût pu se plaindre à Madamou, son frère, le favori du mansa ; ma volonté aurait été empêchée.

Dès que le Mumbo-Jumbo eut agité sa baguette blanche, les tambours résonnèrent seuls, les jeux et la musique cessèrent ; les femmes mariées s'étaient séparées de leurs danseurs pour se ranger autour de la place ; les hommes en gardaient le fond ; au milieu on dressa un lourd poteau. Alors le silence le plus profond régna sur toute l'assemblée. Les femmes, tristes et oppressées, défilèrent une à une, à pas chancelants, devant le terrible Mumbo-Jumbo. Elles ne respiraient que lorsqu'elles avaient passé sous la baguette sans qu'elle se fût abaissée. C'était alors une expansion de joie inexprimable ; et elles couraient vers le poteau afin de ne rien perdre du supplice de celles de

leurs malheureuses compagnes pour qui il avait été dressé.

« Voici les femmes de Karfa-Taura qui passent, dit Modi en s'adressant au vieux prêtre ; la frayeur est empreinte sur leur visage. Karfa est un maître dur et inflexible ; il est à quelque distance de nous ; Dola est assise aux pieds de son père ; elle se penche, ses grands yeux sont ouverts, son sein se soulève... Fait-Zé, sa mère, va passer sous la baguette... la baguette ne s'est point abaissée. Regarde, maître, comme le bonheur parcourt les traits de la jeune fille ! Mais ce sont tes femmes qui suivent. Tomia Léa est la dernière ; elle marche insouciant et tranquille...

— C'est qu'elle compte sur la protection de son frère ; mais Madamou - Fadibba prend les derniers ordres du mansa. Tu sais qu'il part pour le Bambara avec une déclaration de guerre. Il doit se rendre de là à Sibidoulou et à Vonda pour organiser l'armée, et même, s'il le faut, recruter des soldats parmi les esclaves.

— A son retour, ta femme aura sans doute tout oublié.

Tomia-Léa s'avancait la tête levée... la baguette blanche s'inclina et lui frappa l'épaule. La pauvre femme, ainsi surprise dans sa trop grande confiance, tressaillit et sentit une sueur froide appesantir sa paupière ; elle ne voyait plus : les cris aigus que les femmes hurlaient à ses oreilles lui donnaient le vertige ; un tremblement convulsif agitait ses lèvres et ses membres. Les deux aides du Mumbo-Jumbo la traînèrent au lieu de l'exécution, sans qu'elle fit la moindre résistance.

Ils ne l'eurent pas plutôt liée au poteau, que les autres femmes, qui tout à l'heure se croyaient sous le coup d'un pareil châtiment, et qui pouvaient le lendemain remplacer la victime, fondirent sur elle comme une nuée de corbeaux. Ses vêtements lui furent arrachés ; le Mumbo-Jumbo vint donner le premier coup, puis ses aides parachevèrent le supplice, et

(1) Musulman.

(2) L'Al-scharra, commentaire du Koran, qui contient une exposition complète des lois civiles et criminelles de l'islamisme.

le sang ruissela bientôt sous les lanières de cuir qui déchiraient les épaules de Tomia-Léa, tandis que les femmes mandingues accueillèrent par des injures et des pierres les cris que lui arrachait la douleur, et que les hommes restaient indifférents ou s'occupaient de leurs affaires.

Un seul cœur, dans cette multitude insensible, trouvait des larmes pour les souffrances de la pauvre femme ; mais, hélas ! Dola-Méla ne pouvait rien pour Tomia-Léa ! on ne l'eût pas laissée approcher de la victime. Ne pouvant supporter cette horrible scène, elle s'enfuit hors de la place, la poitrine serrée et les deux mains sur les yeux.

Le jour commençait à poindre ; la foule était repue de ce spectacle ; les maîtres emmenaient leurs femmes et leurs esclaves, l'heure du travail avançait, et quelques moments de repos leur étaient nécessaires pour le bon emploi de la journée. Le Mumbo-Jumbo venait de s'éloigner ; Dola-Méla revint. Elle alla droit au poteau, coupa les liens de Tomia-Léa, s'assit à terre et posa sur ses genoux la tête de la pauvre affligée. La foule s'écoulait lentement ; pas une femme ne songeait à aider la jeune fille, qui, après avoir lavé les blessures de Tomia, y appliquait de larges feuilles de tamarin, et rajustait les vêtements de l'épouse de Fankouma. Celle-ci rouvrit les yeux ; un sourire de remerciement transparut sous sa douleur ; et son cœur fut saisi d'une douce émotion en trouvant une main bienfaisante, lorsqu'elle n'attendait à son réveil que le sarcasme ou l'isolement.

« O Dola, dit-elle quand elle put parler, que tu es bonne ! tu n'es cependant ni ma mère ni ma sœur, et tu es venue à moi !

— Nous sommes sœurs, Tomia, interrompit Dola en lui continuant ses soins ; nous sommes les enfants d'un même père, dont l'image est suspendue à mon cou.

— Allah ? demanda Tomia-Léa.

— Jésus ! répondit la mandingue chrétienne. Un Dieu qui s'est offert en sacrifice

à son père, pour que les hommes méchants ne fussent point punis ; un Dieu qui enseigne à aimer les malheureux, et qui console toujours ses enfants souffrants.

— Alors, Jésus est plus grand qu'Allah... car il est bon !

— Et je t'apprendrai à le connaître, » ajouta Dola-Méla.

En même temps elle écarta ses voiles, et fit briller sa petite croix de cuivre.

« Que ton Dieu soit béni ! s'écria la pauvre femme. Mais, je me souviens, Dola, ma véritable sœur, tu aimes Jemmafou ? »

Dola tressaillit de surprise et de frayeur.

« C'est lui, continua Tomia, qui t'a donné ce saphi ; il en porte un semblable... Cachez-les ! Fankouma, mon époux, a causé hier au soir avec Sidi-Bara... ils vous perdront, s'ils les surprennent dans vos mains. »

Les femmes de Fankouma arrivèrent alors pour emporter Tomia, qui se tut à leur approche. Elles la placèrent sur une natte et se dirigèrent du côté de l'habitation du vieux prêtre, qui, satisfait d'avoir rétabli, par l'entremise du bourreau, son autorité méconnue, s'était retiré sans songer à donner ses ordres pour qu'on ramenât la coupable dans sa hutte.

« Sœur ! que ne puis-je te prouver autrement ma reconnaissance ! » cria Tomia-Léa à Dola qui s'éloignait ; celle-ci revint la baiser au front, puis s'en retourna inquiète, ne sachant où trouver Jemmafou, qui pouvait être surpris avant qu'elle pût l'avertir des desseins que l'on avait tramés contre lui.

III.

LES ESCLAVES.

Jemmafou, prévenu par Dola, avait caché soigneusement son saphi dont l'image était au fond de son cœur. Depuis qu'il s'était fait chrétien, le slatée ne voulait plus vendre d'esclaves ; mais il n'avait pas encore l'habileté d'un autre commerce, il emprunta, l'année fut mauvaise, il ne put payer ; alors Modi-Lémima acheta les créan-

ces contre Jemmafou ; elles s'élevaient au delà de la somme qui fait perdre à un homme sa liberté... et le palaver livra Jemmafou à Modi.

Deux lunes s'étaient écoulées ; Modi-Lémina triomphait , Jemmafou était esclave , et Dola-Méla , triste , désolée , n'avait plus que des larmes. Le jour venait de finir ; comme Fankouma se rendait au Bentang , Modi-Lémina vint à sa rencontre.

« J'ai vendu le slatée ! je suis vengé ! maître ! il part ce soir avec la caravane de Rio-Grande.

— Je crains qu'elle ne puisse passer la frontière , répondit le prêtre d'Allah ; l'ennemi l'a envahie. A cette nouvelle , Madamou est revenu en toute hâte.

— Madamou ici ! s'écria Modi effrayé. Où donc sommes-nous de la lune du rhadaman ?

— Trois soleils ont brillé depuis le commencement de notre jeûne.

— Je respire !... L'anniversaire de la mort du père de Madamou n'arrivera qu'au septième soleil de la lune prochaine , à cette époque , les soins de la guerre retiendront le soldat.

— Délivré de Jemmafou , tu dois être satisfait ?

— Ce succès me rend confiant et m'enthousiasme. Je venais te prier de m'accompagner chez Karfa-Taura.

— Je le veux bien. »

Ce même soir , Dola-Méla avait suivi les troupeaux de son père comme on les menait boire. Elle s'arrêta près d'une citerne où jadis elle attendait le slatée. Dans sa pose , tout portait l'empreinte d'un morne découragement ; sa tête était penchée , sa bouche entr'ouverte , ses grands yeux regardaient fixement l'eau limpide et claire , et ses doigts distraits y jetaient les feuilles arrachées au balanite qui lui servait d'appui.

Une main se posa doucement sur son épaule.

« Sœur , lui dit Tomia-Léa , que la reconnaissance avait attachée à la jeune fille ,

si tu pleures toujours , comment pourrais-je jamais sourire ?

— Ils m'ont pris mon Jemmafou !

— Dola , du courage ! murmura la femme du prêtre. Ma puissance pour te servir est bien faible ; mais mon frère peut beaucoup. Tu sais qu'il est bon.

— Oui , Madamou est un grand cœur. Mais , ajouta Dola avec un sourire amer , il arrivera trop tard ! Jemmafou a des fers aux jambes , ils l'ont accouplé à un autre esclave pour le vendre là-bas , au bord de la mer.

— Madamou est de retour à Kamalia depuis le lever du soleil ; ne désespère pas. »

La nuit était venue ; Dola , craignant d'être battue par son père , se hâta de rentrer , et Tomia la quitta dans l'espoir de faire agir son frère.

Dola était attendue avec impatience dans la hutte par Fankouma et par son élève ; dès qu'elle rentra elle fut sollicitée de nouveau d'épouser Modi. On joignit encore cette fois les menaces aux supplications , aux prières. La jeune fille résista longtemps avec fermeté ; mais l'émotion que cette lutte lui fit éprouver , troubla sa tête affaiblie déjà par la douleur. Une idée fixe revint à son esprit , et lorsque Karfa lui fit comprendre qu'elle ne pouvait plus rompre le célibat auquel son opiniâtreté la condamnait , sans encourir la perte de sa liberté.

« Eh bien ! s'écria-t-elle , que Modi-Lémina exerce donc ses droits sur moi ; qu'il me fasse esclave , qu'il me vende sur la côte... Je suis la femme de Jemmafou ! »

Ces paroles , qu'elle prononça avec énergie en redressant sa taille et promenant des regards assurés autour d'elle , rendirent les assistants muets et consternés. Modi s'éloigna avec Fankouma qu'il quitta bientôt brusquement pour se rendre dans sa hutte.

L'heure du repos était presque arrivée pour les habitants de Kamalia. Le vieux prêtre accomplissait son dernier repas , lorsque Modi-Lémina ouvrit violemment la porte de son maître , et se précipita dans la

chambre. Ses traits étaient décomposés, la fureur l'étouffait; à sa vue, les femmes de Fankouma s'étaient sauvées. Tomia-Léa, que son mari fit sortir, seule, aurait voulu rester à l'écart; elle devinait ce qui soulevait cette tempête, car son intercession auprès de son frère n'avait pas été vaine. Madamou, embrassant avec chaleur la cause du slatée, s'était rendu à l'habitation de Modi afin d'arrêter la caravane à son départ; et, de par le mansa, et pour la défense du pays, il avait réclamé l'impôt de trois esclaves. Modi-Lémina, que l'instinct de la vengeance inspirait, s'était efforcé de soustraire Jemmafou; mais il n'avait pu résister à la volonté du guerrier; il lui avait fallu délivrer le slatée; puis, lorsque Madamou-Fadibba fut hors de sa présence, Modi était accouru chez son vieux maître pour y décharger son cœur.

« Oh ! qu'Allah fasse entendre sa voix sur ma tête ! s'écria-t-il ; Jemmafou est perdu pour moi ! Avec une aussi grande protection, à la paix, il obtiendra son affranchissement ; on le sait brave, chacun applaudira à cette récompense qu'ils nomment un bienfait de la loi ; et, qui sait où pourra s'arrêter la faveur ? Fankouma, ils jetteront peut-être Dola-Méla dans ses bras en dépit de mes droits. Mais, non, reprit-il avec une joie sauvage ; la fille est à moi, c'est mon esclave dès à présent, puisqu'elle était ma fiancée et qu'elle s'est déclarée l'épouse du slatée ! Fankouma... j'aurai demain un ordre du Douty. Ah !... je les braverai tous ! et, j'en jure par Allah ! jamais Jemmafou ne pressera la main de Dola-Méla ! »

Le lendemain, Madamou, à la tête de ses nouveaux soldats, traversa la ville pour se rendre à la frontière mandingue ; le même jour, quelques esclaves, dirigés par Modi, entraînaient la pauvre Dola-Méla, dépouillée de ses vêtements de femme libre.

Les deux troupes se rencontrèrent. Jemmafou et Dola échangèrent un regard.

Tomia-Léa, qui était venue accompagner

son frère jusqu'aux portes de Kamalia, s'étant approchée de la jeune fille, celle-ci vit combien son désespoir lui avait été fatal, et tomba sans mouvement dans les bras de Tomia, en comprenant, mais trop tard, ce que la sœur de Madamou avait fait pour elle.

Jemmafou, lui, leva les yeux au ciel, et retint ses pleurs devant ses compagnons d'armes.

En ce moment, les tang-tang résonnèrent, et les Tilli-kia firent retentir l'air d'un chant martial que la foule, en escortant les guerriers, répétait en chœur.

IV.

LE DÉSERT.

Les troupes mandingues rentrèrent victorieuses à Kamalia. Comme Modi l'avait prévu, la défaite des soldats du Bambara et du Kaarta était, en grande partie, due au courage de Jemmafou, son esclave. Aussi, lors du retour de l'armée, le mansa reçut avec distinction Jemmafou, que Madamou-Fadibba lui présenta comme le sauveur du royaume. Le mansa l'honora de la faveur de toucher sa barbe blanche, lui accorda le kontong de Bambara en mémoire de ses hauts faits, avec cinq cents minkalli (1), et termina sa harangue en lui disant :

« Jemmafou-Bambara, ce soir tu partageras mon repas, et tu habiteras mon palais jusqu'à ce que ta case te soit rendue. Noble guerrier, je te donne trois soleils pour exprimer un vœu... quel qu'il soit, je jure de le satisfaire. »

Jemmafou remercia le mansa ; puis, jetant les yeux autour de lui comme pour y découvrir Dola-Méla, il les arrêta sur Modi-Lémina, dont les regards faux et sardoniques l'effrayèrent. La pensée d'un malheur traversa son esprit.

Modi était avec Fankouma.

(1) Le minkalli peut être évalué à 12 fr. de notre monnaie.

« As-tu remarqué, lui dit-il, comme les yeux de Jemmafou ont interrogé les miens? Il en a bien compris l'expression!.. Depuis le quatrième soleil de la lune nouvelle, Dola-Méla est partie pour la côte de Guinée. Examine donc, maître, comme au milieu du triomphe, son front est inquiet et son cœur plein d'angoisses!... Oh! je crois que je me venge bien!

— Modi, le mansa vient de faire une promesse au slatée, tu l'as entendue? Ne devines-tu pas ce que Jemmafou va lui demander?

— Oui : Dola-Méla. Mais qu'importe, maître! elle est loin d'ici.

— Crois-tu donc que si les cavaliers du mansa se mettaient à sa poursuite, ils ne l'atteindraient pas?

— Ils ne savent de quel côté je l'ai dirigée.

— Enfant! on les fera courir dans toutes les directions.

— Ah! c'est ainsi? reprit Modi en serrant les dents et menaçant du poing Jemmafou devenu l'idole de la foule; eh bien! ta gloire, qui pèse sur ma joie, s'évanouira bientôt. Fankouma, avant qu'il ait formulé son désir, il faut perdre le héros du Manding.

— Comment?

— Maître, je te l'ai dit : le slatée est revenu de la côte avec une autre croyance; surprenons-le dans son intérieur et dérobons-lui le saphi des infidèles.

— Jemmafou repose dans la hutte royale, objecta le vieux prêtre d'Allah.

— Nous gagnerons un esclave... Maître, je te quitte.

Modi-Lémina se perdit dans la foule.

Le soir, agenouillé dans la hutte du mansa, Jemmafou remerciait Dieu de la protection qu'il lui avait accordée. Le cœur plein d'espoir, il allait sommeiller sur la natte de bambou, car il lui avait semblé, dans son extase, que les anges recueillaient sa prière, et que Dola lui serait rendue.... sa porte s'entr'ouvrit douce-

ment... une voix de femme prononça bien bas son nom... il répondit à cette voix, et Tomia-Léa entra avec précaution.

« Jemmafou, lui dit-elle, sauve-toi! ne laisse pas la nuit dissiper ses voiles; demain il serait trop tard. Un esclave de l'habitation royale en a trompé la garde. Modi, Fankouma et Sidi-Bara ont pénétré jusqu'ici. Ils ont tout vu par cette fente pratiquée dans la porte. Au lever du jour, ils se rendront chez le mansa et déposeront contre toi. »

Le slatée hésitait et semblait ne pas comprendre.

« Jemmafou, reprit Tomia avec précipitation, ton cœur a renié le prophète. Avant la guerre, déjà tous trois ils en cherchaient la preuve. Ce soir, je te le répète, ils t'ont vu en adoration devant le nouveau Dieu que tu sers. Fuis le supplice... fuis! Dola traverse en ce moment le désert, et à la moitié de la lune elle sera vendue. Prends ton trésor, et dirige tes pas vers la côte de Guinée; tu pourras encore racheter celle que tu aimes. Modi a laissé ce soir échapper le secret de sa route : Sierra-Leone est le but de la caravane. »

Jemmafou, qui l'avait écoutée attentivement, comprit la jeune femme; il se hâta, et lorsqu'il fut prêt :

« Tomia, lui dit-il, puisse mon Dieu t'éclairer et te bénir pour ce que tu as fait.

— Jemmafou, si tu revois Dola-Méla, tu lui diras que Tomia-Léa n'a point oublié la nuit fatale du Mumbo-Jumbo; que depuis elle a toujours veillé sur sa sœur afin de déjouer les ruses de ses ennemis, et que sa reconnaissance lui fera supporter sans murmure le châtement qui l'attend, si son époux découvre qu'elle a commis ce qu'on appellera une trahison.

— Tomia, je le lui dirai.

— Viens! » Et Tomia conduisit Jemmafou par des détours obscurs, hors de l'habitation du mansa, et loin de la ville.

Tant que Jemmafou marcha sur le ter-

ritoire manding, sa fuite fut pénible et dangereuse. A chaque instant, il pouvait être découvert et ramené à Kamalia. Aussi, durant le jour, se cachait-il dans le feuillage épais des aloès, ou dans quelque antre au fond d'un ravin, ne reprenant sa course qu'après le coucher du soleil.

Trois nuits avaient protégé sa fuite, lorsqu'il franchit enfin la limite du Manding. C'était déjà le septième jour de la lune; Jemmafou comprit avec effroi le chemin qu'il avait à parcourir, quand il aperçut, du haut des monts de Kong, ces vastes plaines qui n'ont qu'un horizon poudreux enflammé par le soleil, et qui s'étendent jusque vers le sud de la côte de Guinée. Mais l'espoir de sauver Dola ranima son ardeur, et il entra d'un pas rapide dans cette mer de sable, en se promettant de n'arrêter sa course qu'à Sierra-Leone.

Le soleil dardait déjà ses feux au-dessus de la tête du voyageur, lorsqu'il crut entendre des cris dans cette immense solitude. Il prêta l'oreille... Son nom venait d'être prononcé! La terreur fit trembler ses genoux. Était-il donc découvert?... Il regarda de tous côtés... le poudroiement du sable sur les rayons brillants du soleil aveugle ses yeux. Mais ceux qui le poursuivent ne peuvent non plus l'apercevoir. Il va fuir; on ne saura l'atteindre; il se perdra dans le désert! Non!... ses pas sont empreints sur le sable, et l'on en suivra la trace... Allons, il lui faut attendre, et renoncer à l'espérance.

« Tout est fini, ma Dola-Méla; nous nous reverrons là haut! » dit le malheureux slatée en portant sa petite croix à ses lèvres.

Une forme se dessine sur le voile d'or du désert... C'est un homme... il accourt... c'est le fiancé de Dola!... Modi hurle des paroles de vengeance en voyant le slatée immobile.

« Oh! merci, mon Dieu! s'écrie Jemmafou, Modi-Lémina est seul. Dola, tu peux m'attendre, nous nous reverrons encore en ce monde. »

Mais Modi n'était pas seul; la lutte entre ces deux hommes venait à peine de commencer, qu'un troisième acteur apparut soudain près d'eux dans l'immensité du désert. Son cheval, blanc d'écume, s'abattit quand le maître lui eut lâché la bride, et ses naseaux s'enfoncèrent dans le sable pour y fouiller la fraîcheur.

C'était le septième soleil de la lune. Madamou-Fadibba avait à venger son père. Tomia-Léa lui avait découvert, après le départ de Modi, les projets de ce dernier, et il s'était élancé à sa poursuite.

« Lâche! s'écria-t-il en s'adressant à Modi, tremblant et atterré, c'est à moi qu'appartient ta vie... je viens la prendre! »

En même temps, il le saisit par la chevelure, et lui assénant un vigoureux coup sur la tête, l'étendit à ses pieds.

« Mon père, s'écria-t-il alors, ton fils t'a vengé... Sois content!

» Quant à toi, dit-il à Jemmafou qui s'approchait pour le remercier, arrière!... traître à Mahomet! Ne me touche pas... sauve-toi!... C'est la dernière parole que t'adressera le guerrier Madamou-Fadibba. Il ne veut tuer ni livrer celui qu'il a vu vaillamment combattre à ses côtés. Fuis!... les cavaliers du mansa te poursuivent. »

Madamou siffle le cheval, qui, docile, se redresse; il le monte, lui presse les flancs et disparaît, en laissant le trouble et l'inquiétude dans le cœur de Jemmafou.

Toute la journée, le pauvre slatée, en continuant sa course, entendit derrière lui le hennissement des chevaux, les cris des cavaliers.

Quand le soleil, descendu à l'horizon, permit à l'œil d'interroger le désert, il distingua non loin de lui ceux qui le cherchaient. Alors, le cœur morne, Jemmafou se résigna. Néanmoins il s'étendit à terre, dans l'espoir qu'on ne l'apercevrait pas, et en attendant les ombres protectrices de la nuit.

SIERRA LEONE.

Mais Jemmafou s'était adressé à celui dont la bonté n'abandonne jamais l'homme qui se confie en lui. Après une lente et pénible traversée, que la nuit n'avait jamais interrompue, il arriva enfin à Sierra-Leone.

Une nouvelle lune commençait, amenant avec elle la tempête et la désolation. Le ciel laissait tomber de larges nappes d'eau que le vent furieux fouettait à son gré. Parfois, un sillon écarlate déchirait la nuée, le tonnerre retentissait, et la mer déchaînée écumait et hurlait sur les brisants. Tout, dans la nature, était sinistre et jetait l'effroi au cœur de Jemmafou... Le malheureux ne voulait pas croire à ces funestes présages, et n'osait cependant se livrer à l'espoir.

A l'entrée de la ville, il rencontra la caravane de Kamalia, qui se hâtait de repartir avant que la saison des pluies ne fût plus avancée. Il interrogea le slatée... « Dola est vendue, et le trois-mâts qui l'emporte a peut-être déjà mis à la voile. »

Jemmafou n'a pas une parole à répondre... il se dirige aussitôt vers la grève, où la mer roule et brise les galets contre les rochers... le vaisseau qu'on lui a désigné va gagner la haute mer.

« Oh! s'écrie le slatée avec angoisse en s'adressant à la foule rassemblée, une barque, une barque! »

Et le pauvre manding l'implore au nom de sa Dola, avec des accents déchirants. Il dit son amour, les dangers qu'il a courus, les fatigues, la faim et la soif qu'il a endurées dans le désert pour venir racheter celle qu'il aime, avec le prix de son courage et de son sang.

« Et je serais arrivé trop tard! s'écrie-t-il en voyant tout le monde muet autour de lui. Oh! non, vous me donnerez une barque!... Celle-là est à toi? dit-il à un homme qui s'appuyait sur une embarcation échouée à terre; je vais t'aider à la mettre à flot; nous ramerons ensemble et

nous reviendrons avec Dola! Tu verras! elle est bien belle, ma Dola! un de ses regards payerait des éternités de douleur. Ah! viens, nous t'aimerons tous les deux. »

Mais personne ne consentait à braver une pareille tourmente, et à exposer son frère esquip que Jemmafou demanda alors à diriger seul.

Lorsqu'il eut supplié avec des larmes les habitants de Sierra-Leone, que son désespoir avait émus, mais qui ne voulaient pas envoyer un pauvre insensé à une mort certaine, il se retourna du côté de la mer... il lui sembla que le navire faisait un mouvement.

« Attends-moi, Dola!.. Dola! cria-t-il. Et vous, Dieu, qu'on m'a appris à connaître, Dieu bon et miséricordieux, je mets tout mon espoir en vous!... donnez-moi des forces... ne m'abandonnez pas! »

En même temps, il noua fortement autour de ses reins le sac qui contenait sa fortune, et s'élança au milieu des vagues.

Tous les spectateurs poussèrent un cri. Jemmafou disparut quelques instants; bientôt on le vit poindre au-dessus de la lame, disparaître encore dans l'abîme qu'elle creusait derrière elle, puis revenir au sommet de la montagne d'eau, et lutter avec vigueur contre le flot et le vent. Dans sa périlleuse entreprise, le pauvre Manding s'égarait souvent. Tantôt un courant l'entraînait, ou bien l'eau bouillonnante sur la crête élevée lui dérobait son but. Alors il lui fallait multiplier les efforts pour regagner ce qu'il avait perdu. Un instant la noire carène du vaisseau se dessina complètement à ses yeux, à peine quelques brasses l'en séparaient... mais les voiles étaient déployées, et le vent les enflait déjà...

Les lames qui se succédaient hautes et tumultueuses, lui cachèrent de nouveau le négrier. Quand elles lui permirent de le revoir, il était bien loin...

Alors les membres du slatée cessèrent tout mouvement.

Sur la plage, on suivait, dans un morne silence cette lutte d'un homme seul contre la tempête. Les lunettes d'approche suppléèrent quelque temps aux yeux; bientôt elles devinrent insuffisantes; on ne vit plus l'audacieux nageur. L'attention se reporta sur le navire; on espérait y deviner le dénouement de ce drame, que chacun considérait avec anxiété.

Le trois-mâts courut plusieurs bordées comme l'oiseau qui s'essaye, puis se perdit à l'horizon.

Les marins de Sierra-Leone se regardaient entre eux. Ils n'osaient se communiquer leurs pensées. La rade était déserte, la mer rugissait toujours... on s'attendait à lui voir rejeter sa proie.

Sur ces entrefaites, un nouveau personnage s'approcha du groupe; il était revêtu d'une longue robe noire, un large feutre se rabattait sur son visage amaigri par les fatigues. C'était le frère Jérôme. Chacun se découvrit avec respect, et s'empressa de lui expliquer ce qu'on suivait sur la mer, avec le cœur serré. Sans leur répondre, le missionnaire livra au vent sa tête blanchie et son front sillonné, où se peignait la calme sérénité de l'âme du juste, puis il s'agenouilla et implora Dieu.

« N'est-ce point une barque, là-bas, de ce côté? » demanda un jeune matelot.

Tous les yeux se tournèrent avec avidité vers le point indiqué.

« On ne distingue rien, lui répondit-on avec découragement.

— Attendez!... elle va paraître... la voyez-vous, maintenant?

— Oui, c'est une péniche. Prenez donc votre longue-vue!... Qui la monte?

— Deux personnes. Une seule nage avec les avirons; l'autre est, je crois, une femme; elle tient la barre.

— C'est le Manding sans doute avec celle qu'il nomme Dola-Méla. Oh! le brave noir!

— Dola-Méla, dites-vous? s'écria le missionnaire, qui se redressa tout d'un coup à ce nom; l'homme pour qui nous prions

est allé racheter une femme appelée Dola-Méla? Mais cet homme est un de nos frères! l'an passé, l'eau sainte répandue par ma main sur sa tête en a fait un chrétien; cette femme, qui devait être son épouse, il l'a convertie; sa tribu l'aura persécutée pour sa nouvelle croyance, et en aura fait une martyre. Ah! Seigneur puissant! puisque vous avez donné le courage à Jemmafou pour une si périlleuse entreprise, vous le sauverez!

— Que Dieu vous entende, mon père! » dirent les assistants.

Un vieux marin branla la tête et dit en soupirant:

« La rafale va s'abattre sur eux; le temps devient plus gros. »

C'était bien Jemmafou et Dola qu'on voyait de la côte.

Les matelots du négrier avaient aperçu, du haut des vergues, un homme qui se débattait sur les flots, et, dans une des bordées que l'on courait, ils avaient, en passant près de lui, jeté une amarre qu'il avait heureusement saisie. Jemmafou, hissé à bord, avait obtenu du capitaine, par ses prières et son or, Dola-Méla, ainsi qu'une embarcation chèrement payée avec les minkalli du mansa.

Quand Dola-Méla, délivrée de ses entraves, parut sur le pont, Jemmafou la reçut dans ses bras.

« Mon Dieu! je vous remercie, » dit-il d'une voix éteinte; et Dola, penchée sur l'épaule du slatée, laissait couler des larmes de bonheur.

Néanmoins, il était épuisé, il n'avait plus que son courage. Et cependant il fallait quitter le bord; le capitaine exposait son équipage en retardant le départ. Jemmafou descendit avec Dola dans l'embarcation. Quelques verres d'eau-de-vie lui avaient rendu une énergie factice, et il rama longtemps sans qu'elle l'abandonnât... mais ses membres se roidirent... Il combattit en vain la faiblesse qui s'emparait de lui; les avirons échappèrent à ses mains... il

tomba au fond de la barque... En ce moment, Dola leva les bras au ciel... La main de Dieu pouvait seul les sauver !

La vague dirigeait à son gré l'embarcation qu'elle emplissait d'eau et dont elle faisait craquer les faibles parois. Enfin, après l'avoir roulée et brisée dans ses ondes, elle la rejeta sur la plage.

Dola tenait Jemmafou dans ses bras. On courut à la jeune fille, qui se releva en demandant du secours pour le slatée évanoui. Le frère Jérôme s'empressa auprès d'eux, et les fit transporter à l'hôpital de la ville, dont il était le desservant. Là, tous les soins furent prodigués au Manding; et ils l'emportèrent, après plusieurs semaines, sur une grave maladie, que la fatigue du corps jointe aux émotions de l'âme avaient déterminée chez le fiancé de Dola-Méla.

Pendant ce temps, le missionnaire paracheva la conversion de la jeune fille; et lorsque la convalescence de Jemmafou fut assez avancée, le frère Jérôme fit de ses deux prosélytes des époux chrétiens. L'intelligence du slatée fut employée au service de l'hôpital; l'activité et les instincts compatissants de Dola vinrent, auprès des malades, en aide au zèle des sœurs de charité et de l'excellent missionnaire, dont les paroles

de consolation apportaient un baume aux souffrances des malheureux couchés sur leur lit de douleur.

Aujourd'hui il n'est pas un matelot, revenu en France après un séjour forcé à l'hôpital de Sierra-Leone, qui ne répète les noms du frère Jérôme, de Jemmafou et de Dola-Méla, sans y mêler des paroles de reconnaissance. Le dernier marin qui en ait parlé ajoutait à ces trois noms bénis celui de Tomia-Léa. Dieu l'avait accordée aux prières des bons Mandings. Madamou-Fadibba, son frère, étant mort, Tomia était restée sans protecteur auprès de son mari. Un jour le farouche Fankouma l'envoya sur la côte pour être vendue. Jemmafou et Dola-Méla, aidés du frère Jérôme, la rachetèrent. Les heureux époux retrouvèrent ainsi une affection perdue; le missionnaire compta une conversion de plus; l'hôpital une autre sœur de charité, et le ciel une nouvelle sainte !

HENRI NICOLLE.



Fondation de Marseille.

Parmi les nations nombreuses qui se partageaient le territoire de la Gaule antique, on en trouvait deux, les Aquitains au sud-ouest, les Ligures au sud-est, chez lesquels régnait une égalité presque absolue entre l'homme et la femme. C'était par le choix d'un époux que la jeune Ligurienne entraînait dans l'exercice de sa liberté. Réunis chez son père à un grand repas, les jeunes hommes qui prétendaient à sa main attendaient impatiemment qu'elle décidât de leur sort. A la fin du banquet la jeune fille paraissait tenant une coupe à la main : l'homme auquel elle présentait à boire était l'époux de son choix. Ce choix devenait pour les parents une loi irrévocable, et cet usage amena en Gaule l'établissement d'une colonie grecque ionienne, comme nous allons le rapporter.

L'an 600, avant Jésus-Christ, un vaisseau phocéén jeta l'ancre sur la côte gauloise, à l'est du Rhône. Ce vaisseau, qui faisait un voyage de découvertes, était commandé par un Grec, nommé Euxène. Le golfe où il aborda dépendait du territoire des Ségobréges, et Nann, roi de ce petit peuple, qui, d'origine celtique, avait adopté les mœurs des Ibères, accueillit avec bienveillance les étrangers qu'il emmena dans sa

maison. Or, Nann donnait le banquet d'usage pour le mariage de sa fille, qui ce jour-là même devait se choisir un époux. Mêlés aux prétendants Galls et Ligures, les Grecs prirent place au festin.

La jeune fille, nommée Gyptis, ne parut point tant que dura le banquet : la coutume voulait qu'elle ne se montrât que vers la fin. Elle entre alors, portant dans ses mains la coupe accoutumée. D'abord elle regarde tous les jeunes hommes, comme pour se décider; puis s'arrêtant en face d'Euxène, elle lui tend la coupe avec un doux sourire.

Ce choix imprévu frappa de surprise tous les assistants; mais, nous l'avons dit, il était irrévocable; Nann crut y voir une inspiration supérieure, un ordre des dieux. Non-seulement il reconnut le Phocéén pour son gendre, mais encore il lui donna en dot le territoire du golfe où il avait abordé. Reconnaisant de tant de grâces, Euxène voulut donner à sa femme un nom de la langue de sa patrie, qui témoignât de sa gratitude, et il l'appela Aristoxène, c'est-à-dire, *la meilleure des hôtes*.

Euxène fonda sur le territoire que le roi des Ségobréges avait donné en dot à sa fille, une ville qui ne tarda pas à devenir fameuse sous le nom de Massalie. C'est aujourd'hui Marseille, une de nos plus importantes villes de commerce, celle peut-être qui a le plus d'avenir.

M^{me} PAULINE ROLAND.

Les Fées.

Avez-vous bien compris cette histoire des fées,
Mes enfants, qui s'en vont de vieux lambeaux coiffées,
Pleurant sous des haillons et heurtant à tout pas,
Demandant quelque aumône aux riches d'ici-bas ;
Et puis, jettent un sort, ou fatal ou prospère,
Suivant qu'on fut sensible ou dur à leur misère,

A leur misère feinte, et cachant un pouvoir
Immense et souverain que nul ne pouvait voir ;
Ce qui fait que les uns obtiennent des couronnes,
De l'esprit, des talents, des diamants, des trônes
Quand d'autres de bien haut, en bas précipités,
Deviennent sots, hideux, pauvres, persécutés ?
Oh ! de nos vieux conteurs , profond est cet emblème.
Cette fée humble et vieille est le pauvre lui-même :
Suivant qu'on lui sera doux, accessible, humain,
Ou méchant, le Seigneur vous ouvrira sa main ;
Il versera sur vous les trésors de sa grâce,
Et le plus généreux aura près de lui place.
Or, cela n'est point fable et veut réflexion :
Des bons cœurs c'est le prix, ou la punition
Des mauvais. Marchez donc, la main large et propice,
Cette fée est partout qui demande justice :
Quelque forme qu'elle ait, gardez de l'offenser,
Et dans ses moindres vœux tâchez de l'exaucer.
Le pauvre est tout-puissant dans le céleste empire !
C'est à ce que le conte, ô mes enfants ! veut dire.

ULRIC GUTTINGUER.

Revue des Théâtres

Lady Harriet, ou la Servante de Greenwich, ballet-pantomime en trois actes, par MM. de Saint-Georges et Mazilier, musique de MM. Flotow, Burgmüller et Deldevèse, décorations de M. Cicéri.

Un boudoir dans un pavillon du château royal de Windsor. — Au fond, une vaste croisée avec un balcon donnant sur la campagne.

Lady Harriet d'Herby, première dame d'honneur de la reine Anne, est entourée de ses femmes, qui achèvent sa toilette ; elle repousse avec dédain fleurs, rubans, bijoux. Nancy, sa femme de chambre, lui apporte un livre... elle ne peut lire ; un album... elle ne peut dessiner... La comtesse s'ennuie. On annonce sir Tristan Crakefort. Ce personnage froid, ridicule, est le futur époux de la comtesse. Il veut lui parler de son amour, elle l'interrompt à

chaque instant pour lui demander son éventail, son flacon, lui faire ouvrir ou fermer une fenêtre... La comtesse est capricieuse. Une marche villageoise se fait entendre, Nancy court au balcon ; ce sont de jeunes paysannes qui se rendent à la fête de Greenwich. Bien que sir Tristan trouve cela fort peu convenable, lady Harriet ordonne qu'on les fasse entrer. Elles portent toutes un bouquet de paille à leur ceinture : c'est la marque de leur condition ; elles vont sur le marché aux servantes se louer aux maîtres qui voudront bien les choisir. Une idée folle traverse l'esprit de lady Harriet ; elle entraîne deux servantes dans ses appartements ; elle et Nancy s'habillent du costume de ces jeunes filles, se parent de leur chapeau, de leur bouquet de paille, puis revenant se mêler parmi les paysannes, elles se rendent avec elles au marché, accompagnées par le grave sir Tristan, que lady Harriet a forcé de se vêtir des habits d'un villageois.

Le port; un joli village au bord de la Tamise.

— A droite, un chantier de vaisseaux. — A gauche, des barques pavoisées amenant les paysans et les paysannes à la fête. — A l'horizon, des jûtes sur l'eau. — Sur la plage, des compagnons charpentiers boxant entre eux, entourés de parieurs. — Des combats de coqs. — Des buveurs attablés à la porte d'une taverne. — Partout, des jeux et des danses.

Lyonnel, fils et héritier d'un petit gentilhomme, propriétaire des plus belles fermes du pays de Galles, accompagné de John, son métayer, arrivent sur la place du village. Les servantes portant chacune les attributs de leur profession : des quenouilles, des ballets, des filets, des faucilles, se rangent sur une même ligne. Les paysans les examinent, les interrogent, discutent le prix, et passent au bureau de l'alderman pour signer le marché. Sir Tristan arrive avec les deux nouvelles servantes : John choisit Nancy, Lyonnel choisit lady Harriet, qui rit comme une folle, accepte le marché, donne son bouquet de paille, et reçoit en échange une avance d'argent sur ses gages, à la grande honte du noble sir Tristan. La fête devient alors générale, et Nancy, ainsi que lady Harriet, se mettent à danser gaiement avec leurs maîtres... Mais la nuit arrive, elles veulent se retirer ; leurs maîtres s'emparent d'elles, malgré sir Tristan, qui par malheur a contre lui les paysans et l'alderman ; il va nommer la comtesse... Nancy le prie tout bas de ne pas compromettre lady Harriet ; et, moitié de gré, moitié de force, Lyonnel et John emmènent bras dessus bras dessous les fausses servantes, qui s'aperçoivent, trop tard, de leur imprudence.

Intérieur d'une ferme anglaise. — Une salle basse au rez-de-chaussée. — Une vaste fenêtre s'ouvre sur la campagne. — Quelques attributs militaires appendus à la muraille indiquent que Lyonnel a déjà servi. — Une horloge de bois est au fond de la salle.

C'est le jour de la signature du contrat

de mariage du jeune fermier. Les parents et la fiancée arrivent. Lyonnel signe avec un embarras et un chagrin visibles, ne perdant pas de vue sa nouvelle servante. La fiancée et sa famille s'en vont promettant de revenir le lendemain au lever du soleil chercher le fiancé pour aller au temple. Pendant tout ce temps lady Harriet et Nancy se sont amusées à regarder ces modestes lieux. Quand les gens de la noce sont partis, John dit à sa servante de le débarrasser de son manteau ; Nancy lui rit au nez. John interdit se sert lui-même. De son côté, Lyonnel présente son chapeau à la comtesse ; celle-ci n'a pas l'air de le comprendre et va tranquillement s'asseoir. Cependant John ayant réfléchi qu'il n'a pas une servante pour ne rien faire, lui remet un balai ; elle s'y prend si mal qu'il finit par balayer la chambre. Il apporte une barette à beurre et lui donne une leçon ; elle en profite si mal qu'elle lui envoie toute la crème dans le visage. Il lui présente un rouet et se met à filer devant elle ; voulant l'imiter elle embrouille si bien les fils que John furieux saisit la quenouille, la lève sur sa servante, qui lui donne un soufflet et se sauve poursuivie par John. « Je serai tout aussi maladroite que ma compagne, » dit la comtesse, restée seule avec son maître. « Au fait, répond Lyonnel, de si jolies petites mains ne sont pas faites pour les soins du ménage, de si jolis petits pieds ne sont faits que pour danser. — Vous voyez donc bien qu'il faut que vous me laissiez partir. — Non pas ! s'écrie-t-il ; vous ne ferez ici que ce que vous voudrez, je vous servirai. Vous devez être fatiguée, vous n'avez rien pris encore. » Lyonnel lui sert des fruits, du laitage et vient pour s'asseoir à côté d'elle ; mais oubliant son rôle de servante, la comtesse paraît blessée de cette familiarité ; le jeune homme s'arrête, interdit, étonné du respect que cette jeune fille lui inspire... Puis emporté par son admiration : « Je vous aime, lui dit-il, depuis le premier moment où je vous ai aperçue.

Soyez ma femme ! » La comtesse, qui trouve cette déclaration très-amusante, répond : « Mais vous venez de signer votre contrat de mariage. — Je romprai avec ma fiancée ; c'est vous seule que j'aime. » Il essaye de lui prendre la main ; lady Harriet épouvantée court vers la porte en appelant au secours. Nancy revient avec John. Lyonnal, furieux d'être dédaigné, s'assied à table. Huit heures sonnent à la pendule. John se place à côté de son ami, et tous deux se font servir impérieusement en demandant dix choses à la fois. Les deux imprudentes obéissent en tremblant, puis, le souper fini, John ferme la porte extérieure en faisant un geste de menace à Nancy. Lyonnal jette un triste regard sur lady Harriet, et tous deux s'éloignent. Restées seules, au lieu de se retirer dans leur chambre, lady Harriet et Nancy se désespèrent de la position embarrassante dans laquelle elles s'étaient jetées, quand un léger bruit se fait entendre à la fenêtre. Nancy l'entr'ouvre... Sir Tristan saute dans la salle, jette un manteau sur les épaules de la comtesse ; tous trois sortent par la fenêtre, et montent dans une chaise de poste qui s'éloigne avec rapidité. Le jour venait de paraître, les gens de la noce arrivaient ; ils donnent l'éveil à la ferme ; Lyonnal, John et leurs valets accourent, on va à la chambre des jeunes filles... elles ont fui !... L'amour du jeune fermier se réveille plus violent, il va courir après sa servante... Sa fiancée l'arrête... le père et la mère lui rappellent son mariage... « Plus de mariage ! » s'écrie-t-il, et prenant le contrat il le déchire, à la grande colère de tous les parents. Lyonnal, détachant ses armes, déclare qu'il va reprendre du service, puis, suivi de son fidèle John, il s'éloigne et laisse les gens de la noce dans un grand tumulte.

La forêt royale de Windsor. — A droite, une taverne ayant l'image de la reine Anne pour enseigne, avec ces mots : *A la bonne reine*. — Près de la taverne un banc de gazon.

On entend des appels de cor ; des pi-

queurs et des valets de vénerie passent cherchant les traces du cerf lancé pour la chasse royale. Le tambour résonne au loin ; une marche militaire commence. Conduite par un officier, arrive une troupe de soldats ; parmi eux sont Lyonnal et John. L'aubergiste leur sert à boire. Lyonnal, triste, rêveur, se met à l'écart ; il tire de son sein le bouquet de sa servante, le regarde avec douleur. Engagé par ses camarades à leur faire raison d'un toast porté à *la bonne reine*, il dépose son bouquet sur un banc. La reine doit venir prendre ses chevaux de chasse dans ce carrefour de la forêt. Des paysannes arrivent apportant des fleurs pour les lui offrir. A la vue de ces jeunes filles, Lyonnal s'éloigne avec un redoublement de chagrin, tandis que les soldats vont danser avec elles. Une brillante musique de chasse se fait entendre ; la reine Anne descend de la montagne, suivie de ses dames d'honneur en habits d'amazone ; elle s'appuie sur lady Harriet, que sir Tristan ne perd pas de vue. Des piqueurs et des écuyers amènent des chevaux de main. La comtesse demande la permission de se reposer ; la reine la lui accorde, donne le signal du départ, monte sur sa haquenée, se remet en marche accompagnée de toute la chasse et au son des fanfares. Sir Tristan reste auprès de lady Harriet pour lui parler de son éternel amour ; mais soit ennui, soit fatigue... elle s'endort sur le banc de gazon, et le noble gentleman s'éloigne furieux. En ce moment Lyonnal arrive fort agité ; il a oublié son bouquet... il le retrouve... et s'arrête comme fasciné à l'aspect de lady Harriet endormie ; sous ces vêtements de grande dame il croit revoir sa jolie servante... il doute encore... mais non !... son cœur ne peut le tromper ! c'est elle ! Il tombe aux pieds de la comtesse, qui se réveille épouvantée de voir un homme à ses genoux, et reconnaissant le fermier du marché aux servantes, elle se décide à lui donner le change. » Le chagrin de vous avoir perdue,

lui dit Lyonnell, m'a fait m'engager; jugez de mon étonnement de vous retrouver ainsi vêtue! — Je ne vous connais pas! » lui répond-elle avec hauteur. Le jeune soldat se trouve dans une affreuse perplexité. « Rappelez-vous que nous avons dansé ensemble à la fête de Greenwich, que vous êtes venue me donnant le bras jusqu'à ma ferme...—Taisez-vous! ou je vous fais châtier pour votre insolence, » ajoute-t-elle avec colère. Lyonnell exprime son désespoir d'une manière si vraie que pour cacher l'émotion qu'elle en éprouve, lady Harriet remet son loup sur sa figure et s'éloigne. « Ce n'est donc pas elle! » s'écrie le jeune soldat versant des larmes. En ce moment on entend des coups de fusil... un cheval, les rênes au vent, traverse rapidement la forêt, emportant la femme qui le monte et ne peut plus le maîtriser. A la vue du danger que court cette infortunée, Lyonnell, oubliant sa douleur s'élanche à la poursuite du cheval indompté, les gens de la chasse accourent... Lyonnell revient tenant dans ses bras la reine.... c'est elle qu'il a sauvée! On lui fait respirer des sels. Revenue à elle, la reine demande son sauveur, on fait avancer Lyonnell, il met un genou en terre; la reine le nomme capitaine de ses gardes, et, tirant de son doigt un riche anneau, elle le lui donne. « A la vue de ce bijou, dit-elle, je vous accorderai tout ce qui dépendra de mon pouvoir royal; » puis elle s'éloigne en lui faisant un gracieux sourire, et le cortège la suit. John vient sauter au cou de son ami, ses camarades lui rendent les honneurs militaires, il reçoit le commandement de la troupe; mais, indifférent à l'élévation qui lui arrive, il se place à la tête de sa compagnie et s'éloigne avec elle au bruit du tambour et d'une marche militaire dont les sons se perdent bientôt dans le lointain.

Un petit salon dans le château royal de Windsor.

Sir Tristan, vêtu d'une partie du cos-

tume de Jupiter, ordonne les apprêts d'un ballet mythologique où la reine et sa cour doivent danser; il donne ses ordres aux décorateurs, musiciens et chorégraphes, qui tous se rendent à leur poste.

Le théâtre royal du palais de Windsor. — Sur la toile, qui est encore baissée, on voit les armes d'Angleterre avec la devise : HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE.

Des valets placent des banquettes, des dames et des seigneurs viennent y prendre place; Lyonnell, capitaine des gardes de la reine, pose des sentinelles et se retire; une symphonie gothique se fait entendre : la toile se lève.

Un bocage sacré de l'île de Lesbos.

La reine Anne en costume de Junon est assise sur des nuages au milieu des dieux et des déesses; donnant la main à sir Tristan dans le costume de Jupiter. Elle descend de son trône suivie de l'Olympe; les seigneurs et les dames se lèvent, la saluent avec respect; les sentinelles présentent les armes et l'on bat aux champs. Le ballet commence : Junon danse un grand menuet avec toutes les divinités; lady Harriet, en Vénus, exécute une scène pastorale avec un berger qui la poursuit. Lyonnell vient d'entrer pour relever les sentinelles; il croit dans Vénus reconnaître celle qui lui est déjà apparue sous des costumes si différents... Dans son trouble, il oublie la présence auguste de la reine, le lieu où il se trouve, et, au moment où la fausse Vénus accepte l'amour du faux berger, Lyonnell jette un cri, s'élanche au milieu de la scène et saisissant lady Harriet dans ses bras, semble défier le faux berger de venir la lui prendre. La comtesse s'évanouit, le spectacle est interrompu, la reine ordonne qu'on arrête le jeune audacieux, et Lyonnell se voit encore séparé de celle qu'il aime.

Le boudoir de lady Harriet dans le château de Windsor.

La comtesse est pâle et tremblante.

« Ah! Nancy, dit-elle, dans celui qui m'a

si cruellement offensée, j'ai reconnu le jeune fermier. Quel affront pour moi s'il eût raconté ma folie à la reine, et devant toute la cour ! » Un tumulte se fait entendre, c'est Lyonnal qui s'échappe des mains de ses gardes. « Grâce ! madame, s'écrie-t-il en entrant ; le sort a conduit mes pas vers vous pour que vous obteniez mon pardon... car c'est bien vous, je ne puis m'y tromper ! — Sortez ! monsieur, sortez ! répète avec colère la comtesse ; je serais perdue si l'on vous trouvait ici ! — Ainsi vous êtes venue troubler mon repos, et après avoir fait de moi le jouet de votre caprice, vous me repoussez et me condamnez à un désespoir éternel ! » La comtesse est émue, mais son orgueil l'emportant sur sa pitié, elle ouvre la porte aux gardes, leur livre Lyonnal et s'éloigne sans lui donner un regard. A ce dernier trait d'insensibilité, le pauvre jeune homme rit et pleure tout à la fois, il veut se jeter par la fenêtre, les gardes s'emparent de lui... il est fou !

Le parc de la maison des fous à Bedlam. — A gauche, les bâtiments. — A droite, un pavillon. — Au fond et partout, des fabriques élégantes, des statues, des vases de fleurs.

John vient visiter le malheureux Lyonnal enfermé à Bedlam ; il présente son laissez-passer aux gardiens qui l'introduisent dans l'intérieur de l'établissement. La reine Anne, surnommée à juste titre *la bonne reine*, vient par sa présence donner un témoignage d'intérêt à cette maison ; elle est accompagnée de sa première dame d'honneur et du médecin. La cloche sonne, c'est l'heure de la récréation des fous. Lyonnal pâle, les habits en désordre, arrive appuyé sur le bras de son ami. Lady Harriet éprouve en le voyant une vive émotion ; elle comprend alors le fatal résultat du caprice d'un moment ; et poussée par ses remords, elle montre Lyonnal à la reine, en lui disant : « Voilà, madame, celui dont mon étourderie a fait le malheur. » La reine reconnaît avec chagrin son sauveur de la forêt. La comtesse essaye de

lui rappeler leur première entrevue ; la mémoire de Lyonnal s'émeut. La reine lui raconte le danger dont il l'a sauvée... sa raison se réveille. La comtesse ajoute avec émotion : « C'est moi que vous aimez, me reconnaissez-vous ? — Non ! ce n'est pas vous que j'aime, s'écrie le pauvre jeune homme ; vous n'auriez pas été si cruelle ! » Puis il s'élance à travers les gens qui l'entourent, et va tomber évanoui, épuisé par ses émotions. « N'y a-t-il donc aucun moyen de le sauver ? demande au médecin la comtesse tout en larmes. — Si vous voulez, madame, et si sa majesté daigne y consentir, il y en a un peut-être... » Le médecin s'éloigne avec la reine et sa suite.

L'intérieur de la ferme.

Lyonnal, évanoui, est apporté par les valets de la reine. John, Nancy et le médecin l'accompagnent ; celui-ci médite un projet de guérison. A un mouvement de Lyonnal il fait éloigner tout le monde. Les yeux du jeune homme s'ouvrent ; ses regards se promènent d'abord incertains sur tous les objets qui l'entourent, puis une agitation nerveuse s'empare de lui, sa raison semble faire un effort pour percer les ténèbres qui l'enveloppent. L'horloge sonne huit coups. A cette heure, tous les soirs, il s'asseyait à sa table avec John. Lyonnal appelle son ami... il paraît, place quelques mets sur la table, et appelle les servantes. Lady Harriet, dans son costume de paysanne, entre tenant une corbeille de fruits ; Nancy, vêtue comme sa maîtresse, paraît d'un autre côté. Lyonnal pâlit, tremble, regarde avec doute John, les servantes, puis un éclair de bonheur brille dans ses yeux ; un cri de joie sort de sa poitrine, et, tombant aux genoux de lady Harriet, il lui présente le bouquet qu'il n'a cessé de porter sur son cœur. « Mon Dieu ! s'écrie-t-il, je vous remercie de me l'avoir rendue ! — Cette fois, c'est pour toujours, » dit avec émotion la comtesse. Toutes les portes

de la ferme s'ouvrent. La reine, sa cour, le médecin et les villageois s'avancent lentement. Lyonnell, par une inspiration subite, tirant de son sein le riche anneau que lui a donné sa souveraine, le lui présente et lui demande la main de sa première dame d'honneur. La bonne reine la lui accorde en promettant au jeune capitaine un riche et brillant avenir.

Le poème de ce ballet est intéressant, les danses en sont gracieuses, la musique en est charmante... mais les auteurs ont fait danser des fous, et vous penserez comme moi, mesdemoiselles, que faire rire aux dépens de ces êtres si malheureux, est une grande inconvenance...

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Je me suis toujours dit: *vouloir c'est pouvoir*; en effet, cet axiôme s'est vérifié pour frère Jean-Baptiste, un religieux de l'ordre des Carmes. En 1819, ce moine partit de Rome, pauvre et sans protecteur, pour aller relever les ruines de l'hospice du Mont-Carmel. A peine arrivé aux saints lieux qui, trois cents ans plus tôt, avaient été témoins de la valeur de tant de généreux croisés, il remerciait le Seigneur de l'avoir amené au but de son voyage, lorsque le pacha Abdallah, ennemi des chrétiens, ayant obtenu du sultan l'autorisation de creuser une mine sous l'édifice, faisait sauter en l'air le dernier fût de colonne de la maison de Dieu... Mais frère Jean-Baptiste prit le chemin de Constantinople, et là, il fit si bien, que le sultan lui accorda un firman pour la reconstruction de l'hospice du Mont-Carmel.

Le pieux moine était architecte; il esquisssa le plan du monument, et, rempli de foi, d'espérance, il alla tendre la main à l'aumône. Quatorze fois il revint au Carmel onfier à des religieux de son ordre, appe-

lés par lui et établis sous un abri provisoire, les sommes qu'il avait reçues. Enfin après avoir parcouru la Grèce, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, la Sardaigne, la Corse, la Sicile et la France, sept années, jour pour jour, après la destruction du premier édifice, le saint moine, riche de 500,000 francs d'aumônes posait, le jour de la Fête-Dieu, la première pierre du nouveau temple qui, dans un pays où les matériaux sont sans valeur et les travailleurs bien rétribués pour peu d'argent, s'éleva plus grand, plus beau que celui qui avait été détruit par Abdallah. Aussitôt l'hospice fut ouvert aux voyageurs qui vinrent y demander du pain, des médicaments, un abri. Mais l'hospice ne possède aucun revenu, un mur d'enceinte est nécessaire pour le préserver des bêtes féroces. Le temple n'est pas pavé, les corniches, les moulures ne sont pas achevées. Le vent brûlant de la Mecque lézarde les terrasses qu'il faut plomber. Frère Jean-Baptiste allait repartir encore... mais bien que son courage fût aussi fort, ses forces s'étaient affaiblies... « Frère Charles, dit-il au plus intelligent des moines de l'hospice du Mont-Carmel, Dieu me refuse la gloire d'achever seul mon entreprise; pars à ma place, descends sur la côte de France; tu y rencontreras de nobles cœurs, tu leur diras notre détresse... et nous serons sauvés! Pars, mon fils; j'irai m'asseoir chaque jour sur le rocher qui s'avance dans la mer et attendre ton retour. »

Frère Carlo d'Ognisanti est arrivé à Paris, il y sera bien reçu, car il a des droits à notre reconnaissance. En 1799, lors de l'expédition d'Egypte par le général Bonaparte, des Français moururent glorieusement; un ermite entassa leurs restes dans une grotte... frère Charles est allé pieusement les recueillir et les a déposés au pied du Mont-Carmel, sous un monument provisoire qu'il espère pouvoir rendre digne du glorieux souvenir qu'il rappellera un jour.

Le Carmel (1) est une montagne de la Palestine, dans la tribu d'Issachar. Elle a au nord le golfe d'Acre, au levant les monts de Nazareth et la plaine d'Esdrelon, au midi les montagnes de Samarie, et au couchant la mer. La ville de Kaïffa est au bas du Carmel, non loin de Saint-Jean d'Acre. Cette montagne a environ dix-huit lieues de circuit, elle est couverte de différentes espèces d'arbres toujours verts, de nombreuses sources et de plusieurs cavernes qui de tous temps ont été la retraite des solitaires; elle est célèbre par la demeure des prophètes Elie et Elisée. En 1185 on voyait encore sur le Carmel la caverne d'Elie auprès de laquelle étaient les restes d'un bâtiment qui paraissait avoir été un monastère; depuis quelques années un vieux moine, prêtre de Calabre, était venu s'établir en ce lieu par suite d'une révélation du prophète Elie, et y avait rassemblé dix frères. Albert, patriarche de Jérusalem, donna en 1209 à ces solitaires une règle qui fut approuvée deux ans après par le pape Honoré III. En 1248, saint Louis, revenant de la terre sainte, passa par le Mont-Carmel et obtint de l'abbé six religieux qu'il amena à Paris, où ils se sont établis sous le nom de *Carmes*; car c'est sur le Mont-Carmel que l'ordre des Carmes a pris naissance l'an 1182.

Monument d'un admirable dévouement et de pieuses aumônes, asile ouvert aux voyageurs des différents pays, l'hospice du Mont-Carmel est sous la protection de la France, mais il reste pauvre, inachevé... Toutes les croyances sont appelées à concourir à ce grand œuvre. C'est la charité qui l'a fondé, c'est à la charité de le finir. Ce que la France renferme de savants, de littérateurs et d'artistes a répondu à la voix des frères du Mont-Carmel; les offrandes de leur talent formeront une loterie qui sera tirée rue Vivienne, dans la nouvelle

salle des concerts. Les tableaux, dessins, sculptures, manuscrits, livres, et tous les objets offerts, y seront exposés un mois à l'avance; je te prévienrai. Le prix du billet est de 5 francs; il y aura un numéro gagnant par chaque série de huit ou dix numéros; en prenant une série entière on serait sûr de gagner un lot. Des correspondants seront établis en province. On peut déjà prendre des billets salle Vivienne et y déposer son offrande entre les mains d'un secrétaire de MM. Morel et compagnie, qui en délivreront un récépissé... Allons, ma chère amie, envoie un gracieux travail de tes mains, prends un billet pour la loterie, ou, si tu l'aimes mieux, fais remettre ton aumône entre les mains du frère Charles, au couvent des Carmélites, rue de Vaugirard, 70. Porte une pierre pour le mur d'enceinte de l'hospice du Mont-Carmel, un morceau de pain pour le voyageur affamé, un médicament pour le pauvre malade. Avec notre manière de voyager, qui sait si cette enceinte ne préservera pas de la griffe des panthères ton frère ou ton fiancé, si le morceau de pain ne leur rendra pas la vie, si les médicaments n'adouciront pas leurs souffrances... et puis, ce pauvre frère Jean-Baptiste est là-bas qui attend sur son rocher...

Allons, ma chère amie, du courage! voyons notre planche III; peut-être y trouveras-tu quelque offrande pour l'œuvre française du Mont-Carmel.

Le n° 1 est une aube qui se brode en application.

Le n° 2 ce sont les manches.

Ce riche et noble dessin, tout échantonné sur beau et bon tulle, coûte 30 francs, au *Symbole de la paix*. Si tu as un parent qui soit prêtre, si, comme je n'en doute pas, tu es reconnaissante des soins que le bon curé de ta paroisse a pris de te faire faire ta première communion, voilà un cadeau digne de lui, digne de toi!

Le n° 3 est un coin de mouchoir qui se continue et se brode au crochet, ou en points de chaînette, en cotons de cou-

(1) Ce mot signifie *chant fertile, lieu délicieux*.

leurs différentes ; tu suivrais un des traits de ce dessin en coton jaune d'or , l'autre en coton violet ; le feston se fait plein et avec le coton de la couleur la plus foncée. Ce mouchoir tout dessiné sur bonne batiste, coûte 6 francs chez madame Chardin.

Tu peux aussi te servir de ce dessin pour broder au crochet ou en points de chaînette une robe de baptême , en coton blanc, sur belle mousseline. Ce dessin formera l'un des coins du bas ; bien entendu que pour l'autre coin tu seras obligée de calquer ton dessin à l'envers.

Le n° 4 est l'un des devants d'une camisolle de nuit , en jaconas. Sous chacune de ces quatre lignes transversales, tu places une petite bande de jaconas que tu couds à points de côté en dessous, en y faisant un petit rempli de chaque côté ; puis, par un point devant, tu partages chaque bande en quatre petites coulisses dans lesquelles tu passes des petites ganses plates en coton ; tu les serres de manière à ce que quand tu fronces le dessus de l'épaule du devant, elle ne soit pas plus large que le dessus de l'épaule du derrière, et tu arrêtes ces ganses en les cousant à chaque extrémité.

Le n° 5 est la moitié du dos.

Le n° 6 est la moitié d'une des manches. On y coud de même en dessous quatre bandes de jaconas ; de chacune on forme quatre coulisses dans lesquelles on entre aussi quatre ganses plates ; on fronce la manche et on serre les ganses de manière à ce que la manche soit aussi large que l'entour-nure de la camisolle. On arrête ces ganses en cousant la manche.

Le n° 7 est un petit poignet que l'on taille double et dans lequel est monté le bas de la manche.

Le n° 8 est une manchette que l'on coud dans le bas de ce poignet. Cette manchette est garnie d'un petit ourlet auquel on coud une valenciennes à peine froncée , haute de quinze millimètres.

Le tour du cou de cette camisolle se

monte sur un petit collet double, haut du derrière de quatre centimètres et diminuant jusqu'à ce que du devant il n'ait plus de chaque côté qu'un centimètre.

Le n° 9 est le col qui se coud dans le petit collet, se garnit aussi d'un ourlet et aussi d'une petite valenciennes à peine froncée.

Cette camisolle se garnit de chaque côté du devant et du bas, d'un ourlet large de deux centimètres que l'on ajoute à la grandeur de ce patron qui est taillé sans les remplis.

Pour serrer la taille de cette camisolle on coud au dos, à partir du chiffre 30 jusqu'au chiffre 41, une même petite bande de jaconas dans laquelle on passe quatre petites ganses plates ; on les fait sortir en dessous. A leur sortie, on les arrête ensemble, on les cond à un ruban de fil qui les fait serrer le dos de la camisolle et vient se nouer devant. En dessus, on ajoute de chaque côté à la place où se trouve le chiffre 30, une bande de jaconas large de six centimètres qui vient se nouer devant.

Le n° 10 est un bouton émail et or qui s'emploie pour les robes façon amazone.

Le n° 11 est le bouton pour les manches, il s'emploie aussi pour gilets d'homme.

Le n° 12 est une espèce d'écharpe pour les tout petits enfants. Achète cinquante ou soixante centimètres, selon la grosseur de la taille de l'enfant, d'un ruban de gros de Naples vert pré, large de six centimètres — un mètre de ruban pareil, large de douze centimètres. Ourle les deux bouts de ce dernier ruban, couds-y un effilé de soie du même vert, haut de trois centimètres ; forme avec ce ruban un nœud pareil au modèle, couds ce nœud sur un des bouts du premier morceau de ruban ; sous ces deux bouts, couds portes et agrafes, et, au bas de la taille d'une toute petite fille ou d'un tout petit garçon que la bonne porte encore dans ses bras, agrafe cette ceinture, en ayant soin de placer le nœud sous le coude du côté gauche.

Le n° 13 est un dessin de tapisserie pour

chaise, fauteuil, chauffeuse ou coussin.

Le n° 14, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour exécuter ce dessin.

Quatre nuances se font en soie : celles bleu clair, — violet clair, — jaune orange, — et rouge cerise.

Le fond de ce dessin se fait en laine bleu-ciel.

Le fond des palmes se fait en laine noire.

Ce joli dessin de tapisserie me vient de la rue Saint-Honoré.

Les bonnets sont une chose bien importante dans les toilettes de nos bonnes mamans, de nos jeunes mères; je ne peux rien t'envoyer de mieux que celui de la planche 1, n° 20, que tu pourras encore exécuter ainsi.

Taille en satin jaune ou rose ce fond, en y laissant du bas de quoi faire un large ourlet; taille en satin pareil cette passe en y laissant du devant de quoi faire un large ourlet. Monte le fond à la passe, ne mets ni paille, ni canetille, ni fil d'archal, recouvre le fond avec des bouts de dentelle cousus l'un au bas de l'autre; couds trois bandes de dentelle à plat sur cette passe en ne les fronçant qu'au bas des oreilles, tourne un ruban de satin jaune ou rose autour du fond, formes-en un nœud derrière et laisse tomber les bouts.

Si ta mère préférerait que le derrière du bonnet fût garni de dentelle, il faudrait laisser le premier et le dernier rang plus longs chacun de 15 centimètres qui viendraient de chaque côté se réunir sous le nœud de ruban.

Veux-tu un bonnet de nuit? taille ce rond et cette passe en jaconas, en ajoutant un grand ourlet autour du devant de la passe et au bas du fond; fais un petit ourlet au derrière de la passe, fronce le fond et couds-le à ce petit ourlet. Couds au grand ourlet de la passe une bande de percale haute de 6 centimètres, festonnée et plissée à petits plis; que tu termines en mourant près du fond. Couds, de chaque côté de la

passer, sous l'ourlet, un ruban fait en jaconas que tu noueras sous le menton. Dans l'ourlet du fond passe un ruban pareil pour le nouer derrière.

Veux-tu un bonnet du matin? taille ce fond et cette passe en organdy; taille trois bandes d'organdy hautes de 8 centimètres; festonne-les en crêtes de coq contenant de gros pois brodés au plumetis, couds ces bandes à demeure sur la passe, et passe dans l'ourlet du fond un ruban de gros-de-Naples-blanc que tu noues derrière.

Reposons-nous un peu, ma chère, et causons ensemble, quoique de loin, et à travers le vent, la grêle et la pluie qui sifflent, grondent et mugissent entre nous. Mon Dieu! qu'ils sont heureux ceux qui, au moins en peinture, peuvent voir de beaux paysages pleins de fleurs et de soleil! peuvent entendre, au lieu des rossignols de nos bois, les voix fraîches et brillantes de nos artistes célèbres; peuvent lire en famille, au coin du feu, le soir, les vers de nos grands poètes, les œuvres de nos bons écrivains; il y a bien encore la vie du monde pour nous faire oublier la vie des champs... eh bien! nous allons ensemble faire quelques jolies toilettes.

Par exemple, pour un dîner prié, je désirerais avoir une robe de pékin à raies de satin gris sur gris, faite à pointe, décolletée — manches courtes, garnies du bas d'un double bouillon d'étoffe pareille — mitaines de soie noire — pèlerine ou Berthe en tulle de soie noire ou de coton blanc garnie d'une ruche de tulle pareille à la pèlerine ou à la Berthe; l'une et l'autre relevées du devant, en draperie, sur le haut du busc, et arrêtées par une rosette de petits rubans de velours rouge, vert ou bleu — sur des cheveux en bandeaux plats, une coiffure composée de trois de ces petits rubans de velours entourant la tête et placés: le premier sur le front, le deuxième sur la naissance des cheveux, le troisième sur le dessus de la tête; de chaque côté des joues, deux rosettes de ces rubans; les che-

veux de derrière tressés avec un de ces mêmes rubans de velours.

Pour une visite, une robe de mérinos noir, corsage façon amazone — col et manchettes taillés doubles, en jaconas, et brodés au crochet — gants noirs — bottines noires — écharpe en mérinos pareil à la robe, doublée de florence noir, ouatée et piquée en losanges — chapeau de peluche rose orné d'un ruban de satin croisé sur la passe, tour de tête en ruban de satin rose — manchon d'hermine. Si tu étais mariée, tu ajouterais quatre rubans de velours noir cousus à plat au bas de ta jupe, et tu changerais ton écharpe de mérinos contre une écharpe de velours noir.

Pour une soirée : Robe de barège blanc, corsage décolleté, à pointe, — manches courtes, garnies d'un biais de satin blanc ; secondes manches plus courtes, plus larges, garnies de même ; — Berthe ouverte sur le devant et sur les épaules, garnie de deux biais de satin blanc. — Jupe ornée d'un large ourlet, seconde jupe ornée de même, et toutes deux ayant un biais de satin blanc au-dessus de leur ourlet. — Cheveux frisés à l'anglaise, une couronne de violettes, posée autour de la tresse de derrière, — gants blancs, — souliers de satin noir.

Pour aller à une soirée de causerie, de travail, autour d'une table à thé : Une robe de mérinos violet-évêque, toujours façon amazone — camail en mérinos pareil, garni d'une passementerie — col et manchettes en guipure — chapeau de velours noir — bandeaux, ou cheveux à l'anglaise ; des deux côtés de la tresse de cheveux, un nœud formé de deux boucles et de deux bouts de ruban de velours noir, longs chacun de 60 centimètres, larges de 6 à 7 centimètres.

Tu vois que nos modes depuis quatre ans sont toujours les mêmes.... et nous avons bien raison de ne pas les changer ! Je trouve que jamais les femmes n'ont été si raisonnables... car jamais elles n'ont été aussi jolies... Adieu ! J. J.

Ephémérides.

RELIGION.

6 Mars. — Fête de Vesta.

Le culte de Vesta et du feu fut apporté de Phrygie en Italie par Enée et les autres Troyens qui y abordèrent. Virgile n'oublie pas de dire qu'Enée, avant de sortir du palais de son père, retira le feu du foyer sacré.

À Rome, chaque citoyen prit soin d'entretenir le feu de Vesta à la porte de sa maison ; et c'est de là, selon Ovide, qu'est venu le nom de *vestibule*.

Pendant les fêtes de la déesse, son temple était ouvert à tout le monde ; on pénétrait partout, excepté dans le sanctuaire où les vestales gardaient ce qu'on appelait *le gage du salut de l'empire*. On ignore en quoi ce gage consistait précisément. Quelques auteurs pensent que c'étaient deux petits tonneaux, l'un fermé, l'autre ouvert, comme ceux qu'Homère place à l'entrée du palais de Jupiter, et dans lequel il suppose que tous les biens et les maux sont contenus. Ce qu'il y a de certain c'est que ce n'était pas la statue de Vesta, car une loi du culte de cette déesse défendait de modeler aucune figure à son image.

Mosaïque.

LA POLITESSE ET LA CIVILITÉ.

La politesse consiste à ne rien faire, à ne rien dire, qui puisse déplaire aux autres ; à faire et à dire ce qui peut leur plaire ; et cela avec des manières et une façon de

s'exprimer qui ait quelque chose de noble, d'aisé, de fin et de délicat. (LAVAUUX.)

La politesse ne s'acquiert que par l'éducation, et elle est presque partout la même; mais pour qu'elle soit parfaite, il faut qu'il y ait dans le cœur, avec une bienveillance naturelle, un amour de la vérité qui la tienne dans de justes limites; sans cela, on tombe dans la fausse politesse, qui est à la vraie ce que l'hypocrisie est à la croyance.

La politesse n'est pas la même pour les deux sexes. Chez les hommes elle peut être expansive ou réservée, selon les circonstances... Chez nous, elle doit être presque toujours réservée. Notre politesse consiste en général à ne rien dire qui puisse déplaire. Celle des hommes (avec la même latitude) est de faire et de dire aussi ce qui peut plaire. J'en conclurais volontiers que notre rôle dans le monde se borne à la civilité, et que la politesse est d'une nature essentiellement masculine. En effet, on cite plus souvent un homme poli qu'une femme polie.

La Bruyère dit que la politesse tient à l'usage, aux temps, aux lieux et aux personnes, et qu'on la suit par imitation. J'en demande pardon au grand observateur, mais il me semble que cette définition appartient plutôt à la civilité qu'à la politesse; car la civilité consiste à se conformer aux usages du pays qu'on habite. Une personne bien née, par exemple, arrive en Angleterre et refuse un toast, parce qu'elle ne boit jamais de vin. Par ignorance elle commet une incivilité, mais ce n'est pas une impolitesse. La civilité se pratique à la chaumière comme au château. Un paysan peut être civil, il n'y a qu'un homme du monde qui puisse être poli.

A quelques petites exceptions près, je serais portée à donner à la civilité anglaise la préférence sur la nôtre. Celle-ci est parfois trop obséquieuse, non dans la haute société, mais dans la moyenne classe, et

surtout en province. Là, malheur à vous si vous dînez en ville; vous avez beau protester, l'Amphitryon croirait manquer à la civilité, s'il ne tenait toujours votre verre constamment plein et votre assiette chargée d'une pyramide de viandes entassées; et comme votre estomac n'est point d'une capacité à contenir la vingtième partie de ce qu'on vous sert, vous êtes étourdi de la paraphrase de ces vers de Boileau :

Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangiez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.

Il est vrai qu'un provincial regarde comme une civilité de refuser presque toujours; ce qui fit qu'une Française, à son arrivée en Angleterre étant invitée à dîner dans une maison de la Cité, sortit de table avec plus qu'un reste d'appétit, conséquence immédiate de la civilité de ses refus.

La civilité a des règles qui peuvent être portées à l'excès; la politesse n'est dirigée que par la finesse du tact.

On disait à Louis XIV que lord Stair (alors ambassadeur en France) était l'homme du monde qui entendait le mieux la politesse : « Je le verrai bien, » dit le roi. Et un jour, comme on allait monter en voiture pour se rendre à une partie de chasse, le roi dit à lord Stair, qui lui présentait le bras : « Montez, mylord. » Celui-ci, à la grande surprise des courtisans, ne se le fit pas dire deux fois; et le roi convint de la vérité de ce qu'on avait dit, car dans cette circonstance, la fine politesse était dans la prompte obéissance.

La civilité peut avoir ses lois écrites, la politesse n'en a pas : elle est pour ainsi dire insaisissable. C'est pourquoi nous pouvons dire : Présentez mes civilités à madame une telle, mais nous ne pouvons pas dire : Présentez mes politesses.

M^{me} LAURE PRUS.

ous
ro-
la
rre
ar-
es;
ne
de
la

de
ou-
son
ner
ble
sé-
us.
tre
gée

tair
me
oli-
Et
voi-
esse,
t le
a la
e fit
e la
ette
s la


, la
lire
ons
me
re :

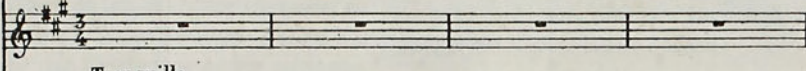
A la Vierge.

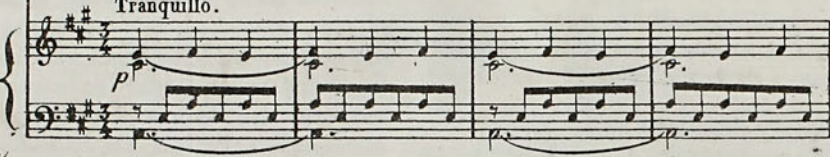
Paroles de M^r JULES GAUTHIER.

Musique de M^r PIERRE de LACRETELLE.

Accomp^{te} de Guitare par M^r CARCASSI.

GUITARE. 

CHANT. 

PIANO. 


Tranquillo.

Entends-tu la clo-che tin - te, Mon frè-re à ge-noux, im-plorons la Vierge

sain-te, Qu'elle veil - le sur nous, Qu'elle veil - le sur nous, Qu'elle veil - le sur

nous!

Fin. Quand le li-las de Mai par-fu-mé ta cha - pel - le,



Quand les pe-tits en-fans, s'y ras-semblent le soir. Pour mettre de-vant

toi leur â-me frater-nel - le, Comme u-ne fleur de plus dans ta main mater-nel - le

Dai-gne les re-ce-voir.

2.

Donne à celui qui souffre une sainte parole
 Au pauvre qui mendie, un gîte pour la nuit;
 L'espoir au prisonnier qui pleure et se désole,
 Un père à l'orphelin, l'aïe à l'oiseau qui vole
 Quand l'Aigle le poursuit.
 Entends tu la cloche &.

3.

Sois pour le matelot l'étoile qui le guide,
 L'ombre du voyageur, le but du pèlerin,
 Fais tomber l'eau du Ciel sur toute terre aride,
 Calme toute blessure et dans toute âme vide
 Verse un baume divin!
 Entends tu la cloche &.

